

PER

j-451

BAnQ

EFLET de SOCIÉTÉ

Vol. 15 n°6 août/septembre 2007

Journal de la Rue

#1 MDMA



ECSTASY - PILLS

#2 THC



HERBE - WEED

#3 COKE



#4 HERO



HEROÏNE

SDQ

Drogues: Bémols à la légalisation



- Jeu compulsif
- Phobies

PP40025160 R07638 1 10075 231 8
 JD 2580 5 ANS 6 NOS RECUS 15,6 (07X38)
 DEPOT LEGAL BIBLIOTHEQUE NATIONALE
 2275 RUE HOLT
 MONTREAL QC H2B 3H1

REFLET de SOCIÉTÉ

Un regard différent sur notre société

- Journal de la Rue** Organisme communautaire d'intervention et de prévention.
Reflét de Société Un magazine d'information et de sensibilisation, des ressources au bout des doigts.
Café-Graffiti Un milieu de vie pour les jeunes.

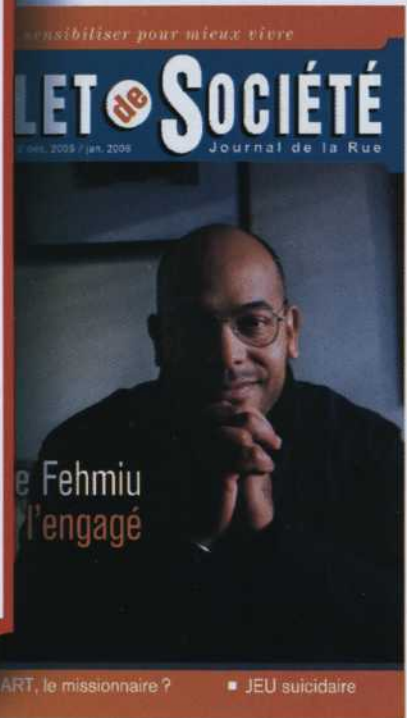
« Contrairement aux autres journaux la revue reflète l'autre côté de la médaille. »

- E. Clouder, Québec



« C'est vrai et plein d'espoir pour tous! Ça crée des liens. »

- C. Bilodeau, Ste-Madeleine



Des témoignages, des partages.
Ce qu'ils ont vécu. Comment ils s'en sont sortis.
Des organismes pouvant aider et intervenir.
Ce qu'il font, leurs coordonnées. Un carnet d'adresse.

Des textes accessibles à tous.
Une meilleure compréhension des enjeux sociaux.
Favoriser l'éveil d'une conscience citoyenne.
Susciter une réflexion avec les jeunes.
Participer à un débat de société.
Faciliter le dialogue.

Des sujets parfois tabous,
mais qu'il faut savoir aborder.
Gang de rue Sexualité Jeu compulsif
Graffiti Prostitution Drogue

REFLET de SOCIÉTÉ

Parents mieux informés ...Jeunes plus concernés



Oui

Je m'abonne
à Reflet de Société

- 1 ans : 6 n^{os} pour 34,16\$ taxes incluses
 2 ans : 12 n^{os} pour 54,92\$ taxes incluses
 3 ans : 18 n^{os} pour 74,70\$ taxes incluses

International - 39.00\$ Cad. 1 an



Prénom Nom

Adresse

Ville Province

Code postal Tél: ()

@

Carte n°

Date d'expiration VISA MASTER CARD AMEX

Signature Date .. / .. / ..

Chèque ou mandat à l'ordre de :
Journal de la rue, 4233, Ste-Catherine E.
Montréal, (QC) H1V 1X4

Tél.: (514) 256-9000
www.journaldelarue.com

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue



Toile: Kris Wilk

Du graffiti à la Maison Simons

En marge de la rentrée scolaire 2007, les différentes succursales de la Maison Simons du Québec vont exposer les œuvres de nombreux graffiteurs de la relève.

Les artistes-graffiteurs Fluke, Arpi, Monk-e1, Vivian, Kris Wilk, Zeck, 156, Axe et Choke ont réalisé 9 murales sur toile de 10 à 12 pieds de haut. Ces œuvres seront exposées dans les vitrines de la Maison Simons de Montréal, Laval et St-Bruno du 30 juillet au 24 septembre.

Lors de l'événement *Limoilou en fête*, les artistes-graffiteurs Patrick et Sbire, du collectif de la galerie Morgan Bridge du quartier Saint-Roch, ont réalisé chacun une œuvre sur toile. Elles seront exposées dans les vitrines de la Maison Simons de Sainte-Foy. Le travail a été réalisé sous la supervision d'Arpi, un artiste-graffiteur du Café-Graffiti.

Phile d'Oktoshop, et Fluke, du Café-Graffiti, ont également réalisé chacun une murale sur toile de 10 pieds de hauteur. Il sera possible de les admirer à la Maison Simons de Sherbrooke.

Gamblers Anonymes: 50 ans

C'est en atteignant le fond du baril qu'un joueur pathologique va généralement finir par reconnaître son problème. Faire face à une telle vérité quand on a tout perdu, ce n'est pas une partie de plaisir, encore moins un jeu de hasard. C'est pourquoi Gamblers Anonymes existe. L'organisme, qui compte 76 meetings à travers le Québec, fête le 15 septembre prochain son 50^e anniversaire. Pour souligner l'occasion, *Reflét de Société* présente le portrait d'un joueur qui a presque tout perdu avant de rebondir, en plus d'un état des lieux concernant l'accessibilité au jeu, son impact chez les jeunes et les coûts sociaux qui lui sont associés.



Toile: Axe

Le Journal de la Rue et le Café-Graffiti

4233, Ste-Catherine Est, Montréal (Québec), H1V 1X4
Tél.: (514) 256-9000 Téléc.: (514) 256-9444
journal@journaldelarue.ca www.journaldelarue.com
ISSN 1615-4774

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.

Canada

Les médias, la drogue et la prostitution

Un mélange indigeste



**RAYMOND
VIGER**

Les médias présentent de façon cyclique des débats sur la légalisation de la prostitution en faisant le lien avec la légalisation des drogues. On cite quelques spécialistes qui réfèrent à leurs recherches, on se matraque avec des arguments *punchés*. Mais faisons-nous le tour de la question pour autant? Sommes-nous capables, comme citoyens, de prendre une position éclairée sur la question?

J'en doute. Le débat télévisé est limité alors que les médias écrits cherchent à présenter des positions tranchantes. On oublie trop souvent le contexte. La réalité est souvent beaucoup plus nuancée que ce que les médias nous exposent.

Plusieurs intervenants en toxicomanie sont en faveur de la légalisation des drogues. Avec pour objectif la promotion de la santé et l'aide aux personnes aux prises avec des problèmes de dépendance. Selon eux, la légalisation des drogues permettrait de contrôler la qualité du produit, enlever la pression des groupes criminalisés, offrir des alternatives à la consommation de substances dangereuses, diminuer l'accessibilité à certaines drogues et aider à gérer la consommation.

L'humain n'est pas un produit

On en vient à croire que si légaliser les drogues permettait d'aider les personnes toxicomanes, légaliser la prostitution aiderait les personnes qui se prostituent. Il n'y a pourtant aucun lien à faire entre ces deux débats. Avec la prostitution, le «produit» est un être humain. Le contexte n'est pas le même, rien à voir avec les drogues!

La réalité est souvent
beaucoup plus nuancée que
ce que les médias nous
exposent.

Quand on utilise les arguments en faveur de la légalisation des drogues en l'appliquant à la prostitution, c'est comme si on comparait une personne qui se prostitue à un joint... J'ai entendu un animateur grande-gueule prendre position en faveur de la légalisation de la prostitution pour mieux contrôler la «qualité des prostituées» avec des examens médicaux obligatoires.

Lors du même débat, la représentante d'un organisme communautaire se disait aussi pour la décriminalisation de la prostitution, mais sans aucun contrôle et, surtout, aucune ingérence médicale dans le «choix» de se prostituer. Assises côte à

côte, ces deux personnes s'exprimaient comme si elles étaient dans le même camp. Pourtant, elles avaient des positions diamétralement opposées.

Dans ce genre de débat, on finit toujours par faire le constat qu'il faut changer les lois. On parle de politique. En politique, on parle de compromis, d'alliances, de tractations. On en arrive à voir des gens de convictions différentes tenter de faire passer la même idée. On est bien loin des besoins des gens qui se retrouvent à la rue, que ce soit pour des raisons d'abus de drogues et/ou de prostitution.

Mais qu'est-ce qui devrait nous motiver dans le débat de la prostitution? L'objectif n'est-il pas d'aider les personnes qui se prostituent? Qu'est-ce qui nous empêche de les aider maintenant? Nous n'avons pas besoin d'un changement de loi pour nous impliquer, pour investir plus d'argent en promotion de la santé.

Pendant que nos politiciens tergiversent sur la décriminalisation de la prostitution et que des animateurs et des chroniqueurs vedettes s'amuse à parler de sexe pour faire vendre de la copie, le public peine à comprendre les vrais enjeux du débat sur la prostitution.

Arrêtons de chercher un consensus sur la légalisation de la prostitution. Mobilisons-nous plutôt pour apporter de l'aide à ceux et celles qui en ont besoin.

Toutes les archives de nos textes au www.journaldelarue.com



UN REGARD SUR L'ACTUALITÉ SOCIALE

Le blogue du rédacteur
en chef Raymond Viger



Le carnet de voyage de
Dominic Desmarais

Nous veillons à ce que des enfants
comme Michaël entrent en classe le ventre
plein et l'esprit ouvert à l'apprentissage.



CLUB DES PETITS
DÉJEUNERS DU QUÉBEC

www.clubdejeuners.org

REFLET DE SOCIÉTÉ

Service aux abonnés

Amédé Landry (514) 256-9000

Rédacteur en chef

Raymond Viger (514) 256-4467

Journalistes

Dominic Desmarais (514) 259-4926, (514) 942-4926

Charles Messier

Guillaume Brodeur

Morgane Lapeyre

Claire Gaillard

Gabriel Alexandre Gosselin

Coordination

Danielle Simard (514) 259-1763

Correction

Charles Messier

Pupitre

Guillaume Brodeur

Page couverture

SBÜONE

Publicité et commandite

Yves Ouellette (514) 598-8498

yvesouellette@refletdesociete.com

Café-Graffiti

(514) 259-6900

Collaborateurs:

Jean-Claude Leclerc, Louise Gagné, Nicole Sophie Viau, Jean-Pierre Bellemare, Égide Royer, Mabi, Philippe Maurice, Jean-Pierre Brodeur, Simon S., Ros, Arpi, Danièle Jodoin Lajoie, Suzanne Lacoste, Steve Dupuis.

Le Journal de la Rue a un fonds de réserve pour l'argent provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. Une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes et de vous garantir la livraison de votre *Reflét de Société*.

La reproduction totale ou partielle des articles, pour un usage non pécuniaire, est autorisée, à la condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflét de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Notre mission:

Le Journal de la Rue est un organisme sans but lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

Le Journal de la Rue, c'est aussi un magazine, *Reflét de Société*, qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.



Trop près des jeunes de la cité

Je ne suis pas d'accord avec l'éditorial de juin. M. Viger a rencontré les jeunes des cités. Ils peuvent paraître beaux et innocents pour quelqu'un qui se contente de les écouter sans prendre contact avec le reste de la population. Je suis originaire d'une petite ville du sud de la France où l'insécurité sévit partout au quotidien. Notre fils vit encore là-bas avec 2 garçons de 17 et 21 ans. Il leur est impossible d'y circuler seul.

Un jour, alors qu'il discutait avec des amis en face d'un petit centre commercial, une meute se met à insulter un de mes petits-fils et une bagarre s'ensuit. Il se retrouve à l'hôpital pour plusieurs jours. Mon fils a dû changer de numéro de téléphone par peur des représailles. Depuis des années, il est obligé de déposer et de ramener ses enfants lors de chaque sortie. Je suis en faveur d'une forte répression.

J. R., Laval

La France de Sarkozy

Avec la banalisation des idées d'extrême-droite du Front national, je ne sais ce qui adviendra de notre société avec Sarkozy à sa tête. Cependant, nous, les Français issus des minorités visibles, continuerons à combattre ses idées.

Bertrand Kissangou

Regard extérieur

C'est intéressant de découvrir un point de vue venu du Québec; les étrangers étant d'ailleurs plus lucides sur Sarkozy que la plupart des Français.

Comteem

Blogue ou site XXX

J'ai récemment insisté auprès du service des communications d'un site Internet pour que soit retiré un lien qui redirigeait l'internaute vers ce qui ressemblait davantage à de la pornographie qu'à un blogue. On m'a répondu que la ligne était parfois mince entre un blogue et un site porno, mais le lien a quand même été éliminé de la plate-forme. Je n'hésite jamais à dénoncer les abus. Si tout le monde en faisait autant, il y aurait moins de cochonneries sur Internet.

Folliculaire

Jonquière-Médic pour la Rive-Sud

Je suis native du Saguenay-Lac-St-Jean. À plusieurs reprises, j'ai eu recours au service de Jonquière-Médic. J'ai été emballée par ce système génial. Maintenant, je suis établie sur la rive sud de Montréal. Le système de santé ici n'est pas chose facile. Très difficile de voir un médecin. Les salles d'urgence sont pleines, les cliniques sont débordées. Serait-il possible de mettre sur pied ici un système tel que Jonquière-Médic? Comment dois-je mettre ce projet en branle? À qui dois-je m'adresser? J'ai de grands projets et j'aimerais faire voir le jour à un nouveau service de santé pour les personnes âgées et les enfants.

Sonia Lachance



Comprendre le suicide

Un gros merci pour votre guide sur le suicide. Il m'a permis de mieux comprendre ce qui s'est passé dans ma famille. Votre livre est facile à lire même si le sujet est lourd. Il a été un baume sur notre souffrance.

Pierre T., Montréal

Être mulâtre

J'ai 14 ans et je suis mulâtre. Je me suis vraiment reconnue dans vos articles sur le racisme. Je suis fière de qui je suis et de mon héritage culturel. Je ne saurais dire pourquoi, mais vos articles m'ont réchauffé le cœur... Sûrement parce que la plupart des gens évitent le sujet.

Gabriella

Revaloriser le travail

Donnons moins gratuitement aux jeunes. Permettons-leur de gagner leur argent en travaillant. Pour avoir un l'emploi, il faut avoir le cœur à l'ouvrage, faire de son mieux, donner un bon rendement à son employeur. Le travail doit être revalorisé, tout comme celui qui s'y consacre.

Le travailleur donne-t-il toujours le rendement nécessaire? Sensibilisons les jeunes et les moins jeunes sur ce point. Aujourd'hui, il faut voir le travail comme un privilège. C'est grâce à des entrepreneurs qui s'investissent dans des compagnies que nous pouvons créer des emplois.
Denis Prévost, Girardville

Bénévolat en prison

Il y a peu d'information sur les possibilités de bénévolat avec les prisonniers, ce qui est dommage et contribue à isoler davantage les personnes incarcérées. Je désire débiter prochainement une

démarche afin de m'impliquer bénévolement auprès de certains prisonniers de ma région et j'espère trouver la possibilité de correspondre. Je veux m'impliquer ainsi afin de mieux connaître le milieu.

Je suis consciente que le taux de réussite de la réinsertion est modeste, qu'il y a des gens bien différents les uns des autres dans les centres de détention, comme partout ailleurs en société. Certains peuvent vouloir engager une réflexion alors que d'autres non, mais j'aimerais au moins contribuer à entretenir l'espoir. Pouvez-vous m'orienter davantage?

M. Fortin, Sherbrooke

NDLR: Vous pouvez appeler directement à la prison. Demandez à parler à un intervenant de la vie sociale. Informez-vous sur les différents groupes de bénévoles qui s'impliquent dans la prison où vous voulez oeuvrer. On vous donnera les coordonnées du responsable du groupe qui vous intéresse.

L'itinéraire

Merci Amédée (responsable du service aux abonnés de *Reflète de Société*). Je suis reconnaissante des informations que tu m'as données concernant la revue *L'itinéraire*. Grâce à toi, je pourrai m'abonner et ainsi soutenir un second groupe communautaire. Je suis une grand-maman de 70 ans et suis en admiration devant les jeunes engagés. Je te porte dans mes prières ainsi que tous les jeunes qui travaillent auprès de personnes souffrantes. Merci pour tout.

Marie-Paule Beauchamp-Lemay,
Sainte-Anne-Des-Plaines

Merci Ginette !

NDLR: Le 10 juin dernier à Longueuil, Mme Ginette Cyr-Charest a présenté un spectacle de fin d'année avec ses étudiants de piano. Pour une deuxième année, le concert-bénéfice aide financièrement le Journal de la Rue. Merci à tous pour cette généreuse implication qui permet à l'organisme de poursuivre sa mission auprès des jeunes.

Vaincre la violence

Lire tous les jours son journal, avoir son petit déjeuner préparé, prendre sa pomme, partir à l'école ou au travail, revenir le soir à la maison pour souper, prendre un bain et se coucher dans un lit confortable. Voilà le bonheur! Malheureusement, ce n'est pas celui qui règne dans cette maison où papa boit, maman déprime et Marko fume. Lorsque papa est fâché, il frappe maman. Quand Marko assiste à cette scène, il s'en va 1 ou 2 jours sans donner de ses nouvelles.

Ce matin, pour déjeuner, Marko a mangé la giflette de maman: il était disparu depuis deux jours. Pour dessert, maman a avalé l'engueulade de papa: elle n'a pas ramené assez d'argent à la maison cette semaine.

L'autre jour, la famille de la maison voisine a vu les bleus sur les jambes de Marko. Elle lui a proposé de l'aide, mais, ayant hérité du comportement de ses parents, il les a envoyés promener. Épouvantable, cette histoire, mais vraie!

J'ai 15 ans et je me demande à quoi peut bien servir la violence. Ce mot ne devrait même pas figurer dans le dictionnaire! Pourquoi faire du mal? Personne n'aime avoir mal, personne ne désire avoir mal et personne ne dort sur ses deux oreilles après avoir fait mal. À mon avis, la violence ne sert à rien. Parler, c'est beaucoup mieux, pourquoi n'utilise-t-on pas plus ce moyen? Il faut dire «non» à la violence.

Par la fenêtre de ma chambre, je peux voir les arbres et un boulevard. Mais, je me surprends souvent à penser que d'autres voient seulement du noir par leur fenêtre. J'aimerais pouvoir arrêter toute cette violence. Dès maintenant.

Katherine Gaulin, Centre jeunesse Rivière-des-Prairies

NDLR: Ce texte a été écrit et présenté au profit du spectacle-bénéfice de la Fondation du Centre jeunesse de Montréal. La Fondation désire sensibiliser la communauté à la vie des jeunes en centre jeunesse et amasser des fonds pour les ateliers artistiques qui leur sont dispensés.

Fondation du Centre jeunesse de Montréal: 514 593-2672

Dur Temps

*Enfance sans pitié
À coup frappé
famille fuckée
sul' bord de disjoncter*

*Bière débouchée
'tite poffe consommée
viens accrochée,
des années ont passé*

*Accro
Accrocher
Des peanuts, j'ai traquées*

*Peur d'en manquer
Argent retrouvé
En un temps dépensé
Peanuts achetées*

*Motivée d'en parler
Impatiente de traquer
Tous pleins, l'nez bouché
Impossible de respirer*

*Heure passée, jeu de cartes jouées
Plus capable de décrocher
C'est le temps d'arrêter.
Hors jeu ?*

R. Lemieux, 14 ans, Québec

Viellissement de la population

Négociier le virage gris

DANIÈLE JODOIN LAJOIE

OPINION D'UNE LECTRICE

L'être humain est résolument tourné vers des valeurs de jeunesse. Il cherche à ralentir les effets du vieillissement par l'usage d'élixirs ou par la chirurgie esthétique. Conséquence: la perception du vieillissement s'avère trop souvent négative. Il devient pressant de lever les préjugés et les tabous.

Les jeunes font souvent preuve d'âgisme envers leurs aînés. Des préjugés regrettables et bien enracinés font perdre de l'importance aux rôles sociaux valorisants que les aînés peuvent jouer dans notre société. Faire le pont entre les générations devient alors essentiel.

Une bonne nouvelle!

Pour le sociologue Jean Carrette, le vieillissement de la population est une bonne nouvelle. Les baby-boomers qui deviendront les aînés de demain ont une chance incroyable: bénéficier d'un capital de santé et des revenus assurés. Ils auront pour eux le temps et l'expérience.

Ce sont leurs exploits et l'émergence d'une force mature qui ont gravé leurs rides. Ils possèdent un bagage d'expériences et la sagesse. Ils devraient être considérés comme un apport précieux plutôt qu'une calamité. Pourquoi donc une majorité de personnes croit que le vieillissement de la population amènera des lendemains difficiles, des coûts incommensurables pour la société et la maltraitance des personnes âgées?

Viellissement et vieillesse sont 2 notions souvent confondues. Le vieillissement se reconnaît à des signes objectivement observables — notamment sur le corps —, mais il est plus difficile d'identifier la vieillesse. Si le vieillissement humain est un processus normal composé de déclin, il est aussi ponctué de nombreux développements.

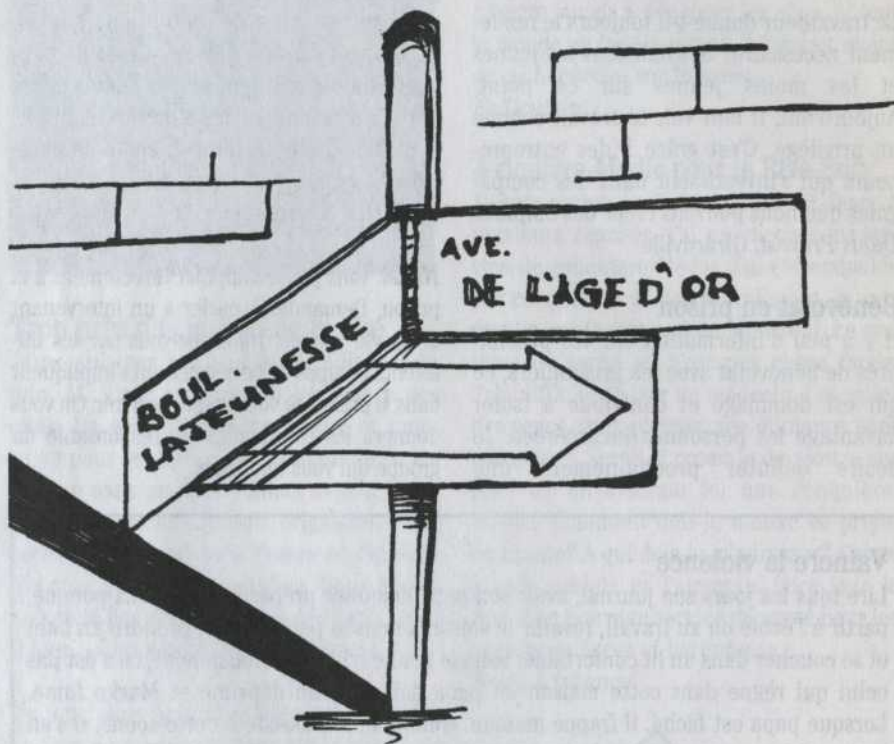


Illustration: Simon S.

La sagesse, pas la vieillesse

Il faut voir au-delà des signes physiques, car la vieillesse est avant tout un état d'esprit: la sagesse. En transmettant les secrets qui ont permis aux aînés de contourner les pièges du découragement, de la solitude et de l'échec, on parvient à faire reculer la vieillesse.

Il semble difficile pour un jeune de regarder avec lucidité le vieillissement d'une personne âgée, puisque rien ne lui permet d'être complètement conscient de cette possible étape de sa vie. Pour comprendre ce phénomène, il faut acquérir des connaissances en créant un pont entre les générations.

Travailler ensemble pour faire une différence et avoir la volonté de négocier le virage gris, c'est faire en sorte de vivre pleinement chacune des phases de la vie, en comptant sur la santé, la sagesse et la sérénité. N'est-ce pas là une aspiration que nous devrions tous partager?

La société doit comprendre qu'il est primordial de bien négocier le virage gris. Progressivement, il s'impose et permet à la population vieillissante de constituer une force vitale. Vieillir n'est pas une maladie. Avec les progrès de la médecine, c'est non seulement la vieillesse qui change, mais aussi le regard porté sur elle qui doit changer.

Quelques chiffres

Quels seront la place et le rôle des baby-boomers dans la société de demain? Quelle perception du vieillissement l'ensemble de la population a-t-elle? Des questions importantes, puisque dans une vingtaine d'années, le nombre de personnes âgées dépassera celui des jeunes de moins de 15 ans. Selon Statistique Canada, il y aurait au pays près de 7 millions de personnes âgées en 2021, soit 19 % de l'ensemble de la population. D'ici 2041, le nombre de Canadiens de plus de 65 ans passerait à plus de 9 millions, soit environ 25 % de la population.

Colonisation du Québec

Légendes urbaines

BILLET DE
RAYMOND VIGER

J'avais déjà étudié l'histoire du Québec: les voyages de Jacques Cartier, la colonisation avec Samuel de Champlain, la résistance héroïque de Dollard-des-Ormeaux, la bataille entre Wolfe et Montcalm, les entreprises missionnaires de Brébœuf et Lallemand. D'autres grands pans de notre histoire que j'avais intériorisés seraient cependant des légendes urbaines.

J'ai toujours été convaincu que le Québec avait été colonisé par des hommes au passé trouble qui cherchaient à se soustraire à la justice. Des hommes à qui on avait envoyé les Filles du Roi, c'est-à-dire des prostituées, pour peupler la nouvelle colonie. Voilà mes ancêtres, tel que j'en avais souvenir. Christine Burtin, une travailleuse sociale qui est venue travailler 4 ans au Québec, m'a reçu lors de ma tournée en France et m'a raconté une tout autre version de l'histoire de nos origines.

Nouvelles terres à conquérir

Pour coloniser la Nouvelle-France, des hommes venaient par exemple travailler sur un chantier sur une période de 3, 5 ou 7 ans. Un peu comme ceux qui sont partis dans le Nord pour construire les barrages de la Baie James. Les braves qui ont aimé le pays ont revendu leur billet de retour pour s'installer au Québec.

D'autres partaient avec l'objectif avoué de coloniser la Nouvelle-France. Ils apportaient des outils, des semences et quelques bêtes. Avec le désir de découvrir pour certains, de s'installer pour d'autres. Il faut comprendre qu'à l'époque, un père de famille qui possédait une petite terre ne pouvait pas nécessairement la séparer entre ses 15 enfants. Chaque petit bout n'aurait pas suffi à faire vivre une nouvelle famille. Plusieurs jeunes quittaient donc la France dans l'espoir de devenir propriétaire terrien et d'élever une famille.

Visitez le www.journaldelarue.com



Illustration: Philippe Maurice

Célibataires endurcies

Pour diverses raisons, une fille qui ne pouvait être mariée par sa famille était bien souvent envoyée au couvent. Ces jeunes femmes de bonne famille apprenaient des religieuses les travaux de base et y recevaient leur éducation. Un jour, le roi Louis XIV a décidé d'offrir une opportunité à ces jeunes dames. Si elles étaient prêtes à s'embarquer pour le Nouveau-Monde, il leur accorderait une dot pour qu'elles puissent s'y marier. De là l'expression "Filles du Roi".

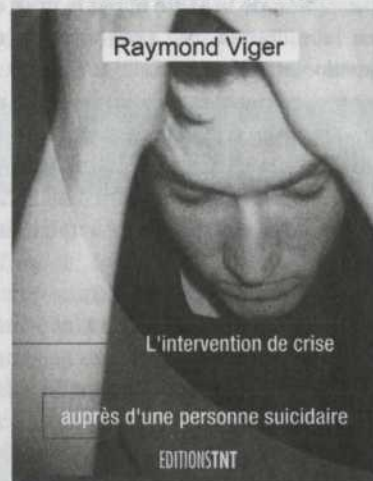
Il y avait alors de 4 à 5 hommes pour une femme dans la colonie. Des religieuses telles que Marguerite Bourgeoys recevaient les hommes pour les éduquer sur l'art de séduire. Elles organisaient des fêtes pour qu'hommes et femmes fraîchement débarquées puissent apprendre à se connaître et à former des couples.

Chers Québécois, chères Québécoises, pour tous ceux qui, comme moi, ont vécu dans la honte de leurs racines depuis des décennies, relevez le menton vers le ciel et soyez fiers de vos origines!

Maintenant en librairie

Nouvelle édition

Raymond Viger



L'intervention de crise

après d'une personne suicidaire

EDITIONSTNT

EDITIONSTNT

DISPONIBLE AU
JOURNAL DE LA RUE
et en ligne au
www.journaldelarue.com

4,95\$
+ 25 taxe
et transport

Nouvelle édition
Un livre simple d'approche et accessible pour tous.

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs et intervenir;
- Survivre suite au suicide d'un proche.

Entrevue avec la criminologue Line Beauchesne

Bémols à la légalisation des drogues



Photo: Robert Lacombe

Professeure au département de criminologie de l'Université d'Ottawa, Line Beauchesne est favorable à une légalisation progressive de toutes les drogues seulement si c'est fait dans une perspective de promotion de la santé et par la mise en place simultanée de programmes de prévention et d'éducation.

ENTREVUE RÉALISÉE PAR
CHARLES MESSIER

Question: Êtes-vous favorable à une légalisation de toutes les drogues?

Réponse: Oui. Il faut cependant faire attention, parce que chaque fois que je dis ça, on a l'impression que je veux légaliser le crack, alors que ce n'est pas le cas. Quand on a légalisé de nouveau l'alcool en 1933, on n'a pas légalisé l'alcool frelaté. Je ne veux pas légaliser toutes les drogues accessibles sur le marché noir! De toute façon, des drogues comme le crack, personne n'en voudrait une fois les autres drogues légalisées.

Q: Cependant, ne serait-il pas dangereux que, du jour au lendemain, toutes les drogues soient accessibles?

R: Je veux légaliser toutes les drogues, mais une à la fois, en commençant par le cannabis, parce qu'on a beaucoup à apprendre avant de légaliser les autres.

Q: En légalisant les drogues, existerait-il le danger qu'elles soient plus accessibles et que n'importe qui, n'importe quand, puisse s'en procurer?

R: Non, les drogues seraient moins accessibles, parce qu'actuellement, si tu veux en avoir, c'est très facile. Dans un milieu légal, il y a des lieux, des règles, des modes de distribution précis qui restreignent l'accessibilité. Aussi, dans un modèle de promotion de la santé, à un moment donné, la consommation plafonne, parce que les gens font de meilleurs choix grâce aux politiques de distribution et de prévention.

Q: Où le gouvernement prendrait-il l'argent pour promouvoir la santé?

R: Je voudrais que tous les profits rapportés par la vente de drogue soient réinvestis dans la santé, dans la prévention. La légalisation ne serait donc pas un moyen pour les gouvernements de faire de l'argent comme avec le jeu actuellement. L'argent investi en ce moment dans la répression des vendeurs et des consommateurs devrait également être transféré dans la promotion de la santé et la prévention des usages problématiques de drogues.

Q: Avez-vous un exemple d'une méthode de prévention dans un marché légal?

R: Ce que je voudrais, c'est un modèle de taxation comme pour l'alcool. Par exemple, une tisane de coca serait très peu taxée, les produits injectables pourraient uniquement être distribués en pharmacies et sous contrôle médical pour les personnes qui en ont besoin. Bref, la taxe ajoutée devrait être un signe de la concentration du produit et de son potentiel de risque, ce

qui serait un modèle pédagogique pour la clientèle. Il faudrait aussi éviter que les taxes augmentent trop les prix et que se développe un marché noir, comme c'est arrivé pour le tabac.

Q: Pourquoi la consommation dans un marché légal serait-elle moins risquée en matière de santé publique que dans un marché illégal?

R: Sur le marché noir, les produits ne sont pas contrôlés, ce qui fait que la dose peut être différente d'une fois à une autre. C'est comme si on commandait une bière dans un bar sans savoir si elle est à 5 % d'alcool, à 25 %, à 50 % ou même si c'est de la bière... Donc, on ne peut pas contrôler la quantité qu'on peut consommer, ni la qualité du produit.

Q: Y a-t-il d'autres facteurs qui influenceraient une meilleure façon de consommer?

R: Effectivement, dans le marché noir, les consommateurs se réunissent dans un lieu et décident que l'activité principale ce soir-là, c'est la consommation. Également, les consommateurs sont dans des milieux plus à risque, parce qu'ils se tiennent proche des sources d'approvisionnement et n'apprennent pas à gérer la consommation, contrairement à ce qui se produit dans un marché légal où il existe une politique de promotion de la santé.

Q: Ne croyez-vous pas qu'il y aurait davantage de consommateurs prêts à s'endetter pour payer leur dose quotidienne?

R: Il y aurait moins de conséquences financières négatives pour les consommateurs, mais pas parce que la drogue serait moins chère. Dans le marché noir, quand on est dépendant et qu'on n'a pas d'argent, le vendeur ne passe pas chez le notaire pour réclamer son dû. C'est ton dealer qui t'a-

EN 2045, AU QUÉBEC...



Illustration: SBOUNE

vance l'argent. La première semaine, ça va être 100 \$, la deuxième 200 \$. Puis, si un jour tu ne peux pas payer, quelqu'un va venir te régler ton compte. Donc, on est plus à risque d'avoir des problèmes financiers quand on est sur le marché noir que sur le marché légal. En plus, on risque d'être en contact avec d'autres drogues qui coûtent plus cher et dont le potentiel de dangerosité peut être plus élevé.

Q: Y a-t-il des drogues dont on devient dépendant dès la première utilisation ? Si oui, dans un marché légal, un consommateur ne pourrait-il pas être encouragé à essayer des drogues dures desquelles il deviendrait tout de suite accro ?

R: La dépendance spontanée, ça n'existe pas. Il y a des drogues plus pharmacodépendantes et il y a des modes de consommation qui le sont également davantage. Par exemple, si vous vous injectez de la caféine et que vous buvez une tasse de café, l'injection de caféine a une plus forte pharmacodépendance, c'est-à-dire que votre corps risque de redemander le produit, contrairement à la tasse de café.

Q: Même chose pour les drogues dures ?

R: Il n'y a pas de drogues douces et de drogues dures. Il y a des usages durs et d'autres qui sont doux, comme l'injection par rapport à la tisane. La dépendance physique, c'est la partie spectaculaire, mais pas très importante de la dépendance. La cocaïne ne crée pas de dépendance physique, mais souvent des dépendances psychologiques. Par exemple, celui qui est dépendant au jeu n'a pas de dépendance physique, tout comme celui qui est dépendant de l'amour. Mais la dépendance n'en est pas moindre. En fait, le plus difficile à traiter est le deuil de la dépendance psychologique.

Q: Légaliser les drogues n'encouragerait-il pas les jeunes à consommer en plus bas âge ?

R: Un marché noir sollicite beaucoup plus les jeunes qu'un marché légal. Dans un marché noir, il y a de petits vendeurs qui sont habitués à des revenus de la vente, puis qui sollicitent les jeunes pour maintenir ces revenus et trouver de nouveaux clients. Dans un marché légal, il y a des limitations d'âge qui peuvent être faites.

Q: Pouvez-vous donner l'exemple d'un pays où les drogues sont légales comme vous souhaiteriez que ce le soit au Canada ?

R: Il n'y a aucun pays où les drogues sont légales. On pense souvent que c'est le cas aux Pays-Bas, mais leur politique consiste à tolérer certains modes d'approvisionnement, par exemple dans ce qu'on appelle les « coffee shops », pour empêcher les consommateurs de se diriger vers un marché noir et de fréquenter des personnes qui offriraient toutes sortes d'autres produits. Pour renforcer la prévention, également. La stratégie fonctionne, puisque moins de cannabis est consommé aux Pays-Bas qu'aux États-Unis par personne.

Beauchesne, Line, *Les drogues. Légalisation et promotion de la santé*, Bayard, 2006.

Beauchesne, Line, *Les drogues. Les coûts cachés de la prohibition*, Bayard, 2003.

Drogue et prostitution: deux débats

Tant le marché des drogues que celui de la prostitution sont illégaux. Aussi, le premier mène souvent ses consommateurs à avoir des problèmes de santé et, dans le second, des prostituées forcées d'accepter des relations non protégées sont victimes de maladies transmises sexuellement. Selon la professeure de criminologie Line Beauchesne, la légalisation des drogues pourrait avoir des effets bénéfiques sur la santé des Canadiens grâce à des programmes de prévention et pourrait diminuer le marché illégal. *Reflet de Société* s'est donc demandé si le même argumentaire peut s'appliquer à la légalisation de la prostitution.



CHARLES
MESSIER

La légalisation de la drogue et celle de la prostitution ne sont pas comparables, selon l'auteur de *La prostitution. Un métier comme un autre?*, Yolande Geadah. «La qualité d'un produit peut être contrôlée, mais les conditions de production de la prostitution ne peuvent pas l'être.»

Légaliser la prostitution
serait une victoire pour le
crime organisé.

Yolande Geadah

Professeure en travail social à l'UQAM, Maria Nengeh Mensah est aussi réfractaire à l'idée de dresser un parallèle entre les deux «plaisirs» illicites. «La drogue, c'est toxique, c'est mauvais pour la santé. Je ne suis pas prête à dire la même chose pour la prostitution.»

Pas de parallèle

Si des programmes de prévention pouvaient améliorer la santé des consommateurs de drogues dans un marché légal, cela ne s'appliquerait pas pour les clients des prostituées, selon la députée du Bloc Québécois

Maria Mourani, auteure de *La face cachée des gangs de rue*. «Lorsqu'il y a des contrôles qui se font par rapport à la prostitution en Hollande, cela ne se fait pas sur les clients, mais bien sur les prostituées.»

Dans le cadre d'un marché légal, les prostituées qui prennent de l'âge sont obligées de se tourner vers le marché noir pour continuer à gagner leur vie, explique Yolande Geadah. Elles y risqueraient d'être soumises à des pratiques non sécuritaires. «Les prostituées les plus vieilles finissent par rejoindre le secteur illégal. Elles vont se retrouver de nouveau au bas de l'échelle à offrir leur service à moindre coût, sans protection», poursuit-elle, précisant la différence entre un être humain et un produit comme la drogue. Toutefois, Jenn Clamen, de Stella, réfute l'argument de Yolande Geadah. «Celles qui ne pourront pas pratiquer dans un marché légal, ce seront les sans-papiers, les moins de 18 ans, mais pas celles qui ne seront pas assez belles!» tranche la porte-parole de l'organisme qui défend les droits des travailleuses du sexe.

Marché illégal coriace

Le parallèle entre la légalisation des drogues et celle de la prostitution ne pourrait pas non plus se faire par rapport aux effets sur le marché illégal, croit Maria Mourani. «Le marché noir est plus puissant, comme en Hollande, où la prostitution déclarée représente 5 % de toute la prostitution.»

Contrairement à Line Beauchesne par rapport au marché noir de la drogue, légaliser la prostitution serait une victoire pour le crime organisé, pense Yolande Geadah. «Dans tous les pays qui l'ont légalisée, l'industrie du sexe est restée entre leurs mains. Ceux qui en font partie profitent de la légalisation pour investir dans ce milieu et pour exercer leur contrôle sur les prostituées.» Le marché illégal continuerait ses activités, admet Jenn Clamen. «Il y a un marché noir pour tout. Après des centaines d'années de marché *underground*, ce ne serait pas tout le monde qui voudrait entrer dans un marché légal.»

Légaliser la prostitution
faciliterait sûrement
l'implantation d'outils de
prévention et d'intervention.

Line Beauchesne

Pour Line Beauchesne, «comme avec les drogues, il faut procéder avec prudence dans la modification du cadre juridique. Les Canadiens ont beaucoup à apprendre sur la manière de construire cette légalisation. Tout en diminuant certains problèmes, elle ne doit pas en créer d'autres.» Ainsi, pour les deux légalisations, elle arrive à une même conclusion. «Si légaliser ne rend pas le monde parfait en ces secteurs, cela faciliterait sûrement l'implantation d'outils de prévention et d'intervention permettant la diminution de certains méfaits chez les personnes dans ces pratiques.»

LIBRAIRIE
Raffin

Galerias Rive-Nord

100, bd. Brien
Repentigny (Qc)
(450) 581-9892

Centropolis

1820, av. Pierre-Péladeau
Laval (Qc)
(450) 682-0636

Plaza St-Hubert

6330, rue St-Hubert
Montréal (Qc)
(514) 274-2870

Vieux Montréal

3, de la Commune
Montréal (Qc)
(514) 393-4343

Place Versailles

7275, Sherbrooke Est
Montréal (Qc)
(514) 354-1001

Homme violenté

Donnez-moi de l'oxygène

Ce qui devait être l'un des plus beaux jours de l'existence de Rémi (nom fictif) a été le premier d'un long chemin de croix. Après la naissance de sa fille, sa conjointe, victime d'une dépression *post-partum*, se laisse complètement aller, s'en prend à lui et ne s'occupe pas du bébé. Elle devient incontrôlable et imprévisible. Le quotidien de Rémi bascule et la famille dont il avait toujours rêvé vit au rythme de la violence.

CLAIRE GAILLARD

L'homme de 32 ans est alors soudeur et monteur de structure. «Je gagnais bien ma vie. Je m'enlignais pour acheter une maison avec ma femme et on voulait fonder une famille.» Le couple a mûri sa décision pendant 5 ans avant de faire un enfant. La mère refuse cependant de prendre le nouveau-né dans ses bras et de s'en occuper. Le personnel médical finit par signaler son cas à la DPJ pour négligence d'enfant. «Il a fallu que je leur garantisse que j'allais être très présent pour m'occuper de ma fille, rapporte Rémi. À partir de là, ç'a été la descente aux enfers.»

Sa copine refuse toute aide. Son comportement entraîne la séparation du couple en 2005. «Elle n'arrêtait pas de sauter sa *coche*, elle négligeait la petite, mais ne voulait pas vraiment que je m'en occupe. Elle la disputait tout le temps. Elle *pitchait* des affaires partout à travers la pièce. Il fallait que j'envoie la petite chez ma mère ou qu'on aille se réfugier dans les toilettes», confie Rémi.

«Une enfant, c'est un travail à temps plein. Ça beaucoup perturbé mon travail, j'étais trop absent et j'ai fini par perdre ma job. Toutes celles que je retrouvais, je les perdais. Je suis tombé sur le bien-être social.» Sa conjointe ne travaillant pas, leur situation financière se détériore rapidement, tout comme l'ambiance à la maison.

La famille connaît une courte période d'accalmie lorsque la mère est diagnostiquée dépressive et qu'on lui prescrit un traitement. «Elle a fini par mélanger alcool et médicaments. Finalement, les choses sont devenues pires. Elle ne s'occupait jamais de la petite. Elle était toujours saoule ou gelée.»

Entre temps, le couple avait dû accueillir un colocataire avec qui la conjointe de Rémi a visité le www.journaldelarue.com

Rémi a entamé une relation. «Les deux ont commencé à m'écœurer, à rire de moi sans arrêt, à me provoquer en me demandant sans arrêt "t'es jaloux, hein ?". C'était de la violence psychologique, mais ça fait mal pareil, remarque Rémi. Ils voulaient que j'explose, que je m'énerve. J'ai tout fait pour ne pas craquer... Alors, je pleurais dans ma chambre.»



Illustration: Simon S.

En plus du harcèlement moral, Rémi a reçu des coups, il a eu plusieurs doigts cassés et a subi des crises nerveuses, hurlements et autres objets qui volaient dans sa direction. «Un jour, elle a voulu me lancer une bouteille de liqueur dans la face, raconte-t-il, mais c'est ma fille qui l'a reçu. Ça lui a ouvert le front.»

Peu après Noël, «elle a voulu m'assommer avec une bouteille de champagne vide devant la petite, raconte Rémi. Je l'ai

maîtrisée sur le lit et menacée de porter plainte». Quelques jours plus tard, sa conjointe part vivre dans la famille de son nouvel amoureux. «Elle est partie avec l'argent du loyer et son nouveau *chum* m'appelait tout le temps pour me menacer. J'ai gardé les messages et j'ai appelé la police. Mais ma copine a tout retourné contre moi et a porté plainte pour violence conjugale. C'est ce dont j'avais toujours eu peur, poursuit-il. J'aurais dû tout dénoncer avant, mais les lois ne sont pas faites pour les hommes. C'était sa parole contre la mienne. Pourquoi appeler si on sait qu'on fera rire de soi?» Rémi obtient finalement la garde de sa fille, traumatisée par les événements. Encore plus pauvre qu'avant, il perd cependant son logement et mettra trois mois à récupérer les allocations familiales adressées au nom de sa femme.

Rémi et sa fille seront hébergés, dans des conditions sommaires, chez plusieurs membres de la famille. Il s'adresse à un CLSC pour trouver de l'aide. On le redirige vers la Maison Oxygène, rare ressource pour les hommes avec enfants en difficulté. «Aujourd'hui, je regagne ma tranquillité. Ma fille va commencer l'école en septembre, ce qui me permettra de recommencer à travailler. J'ai bien hâte. Mais, toute cette histoire, c'est quand même 9 ans d'efforts *scrappés*. J'y ai perdu tous mes rêves.»

Oh maman blues !

Les femmes sont fréquemment atteintes d'instabilité émotionnelle durant les premiers jours qui suivent une naissance. Cet état passager, communément appelé *baby-blues*, est provoqué par un changement hormonal brutal. La dépression *post-partum*, ou dépression postnatale, fait également suite à l'accouchement, mais s'avère beaucoup plus profonde et durable. Il s'agit pourtant d'un phénomène encore assez méconnu. Selon l'Association canadienne de santé mentale, «les femmes qui en sont atteintes éprouvent les symptômes suivants: découragement, tendance à pleurer constamment, sentiment de ne pas être à la hauteur, culpabilité, anxiété, irritabilité et fatigue. Les symptômes physiques comprennent des maux de tête, de l'engourdissement, des douleurs thoraciques et de l'hyperventilation. Une femme souffrant d'une dépression *post-partum* peut éprouver des sentiments d'ambivalence, de négativité ou de désintérêt envers son enfant.»

Maison Oxygène: www.cafaho.org/heberge.htm ou 514-523-9283

Phobies

Comprendre ses angoisses

Empreinte psychologique d'un traumatisme, la phobie est trop souvent interprétée comme une faiblesse de caractère. Elle tourmente environ 15 % des Québécois et toucherait deux fois plus de femmes que d'hommes. Mis sur le compte de la timidité ou d'une personnalité introvertie, son impact est banalisé. Il s'agit pourtant d'une maladie mentale qui peut occasionner des désagréments physiques et de sérieux problèmes relationnels.

MORGANE LAPEYRE

La phobie est l'extériorisation à retardement d'un choc physique ou émotionnel. Selon le psychiatre et porte-parole scientifique de la Fondation des maladies mentales, le Dr Martin Tremblay, elle est le prolongement exagéré d'une peur tout à fait normale. «L'anxiété fait partie de la nature humaine. Elle a quelque chose de sain, de bénéfique, puisqu'elle est instinctive, explique-t-il. La peur nous prémunit contre le danger.»

L'anxiété devient cependant pathologique lorsqu'elle crée une cassure dans le comportement de la personne. Elle engendre alors un bouleversement dans la vie quotidienne du patient, pouvant empoisonner ses relations et occuper son esprit de manière obsessionnelle.

Pour Luc Dieu, hypnothérapeute, les phobies seraient en nombre infini, puisqu'elles se nourrissent précisément d'éléments situationnels. Comme photographiés, les détails de la scène du drame resteraient gravés dans la mémoire et dans le corps de «la victime de ce concours de circonstances.»

Un enfant brutalisé par son père pourrait ainsi associer son malaise non pas à la violence paternelle, mais à autre chose. À l'odeur de cuir par exemple, si l'enfant se fait frapper avec une ceinture. Une phobie peut donc aboutir à une autre, par association. «Avec cette façon de s'installer, on peut développer une phobie avec n'importe quoi!»

S'adapter ou éviter

Chaque individu réagit différemment face à une situation angoissante ou embarrassante. Certains vont adopter un comportement d'évitement, d'autres auront la faculté de s'adapter et dissimuleront leur

gêne sous le rire ou la plaisanterie, illustre Jean Rémi Provost, le directeur de Revivre, une association québécoise destinée aux personnes souffrant de troubles anxieux, dépressifs et bipolaires. Dans le premier cas, l'environnement représente une menace pour l'individu. C'est donc un terrain fertile au développement de la phobie.

Puisqu'elles concernent le rapport avec autrui, la phobie sociale et l'agoraphobie auraient plus de répercussions sociales que la phobie spécifique (vis-à-vis de quelque chose de précis, comme la peur des araignées). «On ne choisit pas de s'isoler du monde. Il s'agit d'une réponse comportementale à une situation que l'on ne sait pas gérer, et donc que l'on préfère éviter», précise Jean Rémi Provost. Selon le Dr Martin Tremblay, les phobies engendrent souvent des complications majeures, comme la toxicomanie, la dépression ou encore l'alcoolisme, qui renforcent l'isolement de l'individu.

Quant aux phobies plus rares, comme la phobie du bâton de réglisse, elles sont, d'après lui, souvent le prélude à d'autres maladies mentales, telle la schizophrénie. Lorsque le comportement du phobique s'éloigne de la norme, les mots fusent. Et blessent. «Dès que quelqu'un sort du lot, les autres s'en méfient. Ils jugent que c'est un danger potentiel», souligne Luc Dieu.

Rôle parental

La phobie se développe généralement au cours de l'enfance, lorsque la personnalité n'est pas encore construite. «La personnalité est un amalgame de deux choses, explique Martin Tremblay, une prédisposition à réagir, modelée dans un environnement.» La phobie peut donc être transmise socialement, c'est-à-dire au contact de son entourage, par apprentissage et par observation.

La socialisation de l'enfant et, par conséquent, l'attitude des parents, jouent un

rôle important dans le développement de la phobie. Selon le Dr Tremblay, la phobie peut se développer par imitation du comportement des parents.

Jean Rémi Provost croit également que les parents peuvent «exacerber la prédisposition génétique de l'enfant» s'ils ne lui apprennent pas à gérer une situation d'anxiété, mais l'encouragent à adopter un comportement d'évitement. Un parent introverti ou asocial risque d'inciter son enfant à s'isoler de camarades qui auraient refusé de jouer avec lui plutôt que de le pousser à persévérer pour s'intégrer à un groupe de pairs, illustre-t-il.

L'inconnu effraie, mais il est important d'apprendre à affronter ses peurs, et ce, dès l'enfance. Le phobique grandit souvent dans un milieu trop protecteur, croient Jean Rémi Provost et Martin Tremblay. Il n'apprend pas à faire face à des situations difficiles, qui demandent un effort de maîtrise de soi. Le phobique préférerait donc éviter de se trouver dans des situations angoissantes et déstabilisantes plutôt que d'y être confronté.

Les grands classiques

- Phobie sociale: peur persistante d'une situation sociale ou de performance qui peut exposer la personne au regard attentif des autres
- Claustrophobie: peur des espaces confinés
- Arachnophobie: peur des araignées
- Agoraphobie: peur des espaces libres et/ou des lieux publics.

Les plus rares

- Onomatophobie: peur de dire ou d'entendre certains mots
- Anatidaephobie: peur fictionnelle qu'un canard est en train de vous regarder
- Calligynephobie: peur des femmes aux formes voluptueuses
- Dicophobie: peur des dictionnaires

Les traitements

Soigner l'âme ou le corps

MORGANE LAPEYRE

La phobie est un trouble anxieux dont les conséquences peuvent être handicapantes au quotidien. Elle se manifeste par de la peur, de l'appréhension, et peut causer de fortes nausées, une perte d'équilibre ou un évanouissement.

L'hypnologie serait essentielle dans le traitement des phobies, puisqu'elle permet d'identifier l'élément déclencheur du trouble, explique Luc Dieu, hypnothérapeute. «L'hypnose permet de faire parvenir au patient des informations indirectement pendant qu'il est focalisé sur autre chose ou dans un état de conscience modifiée.» Beaucoup de ses patients n'ont pas conscience de leur phobie, mais le consultent pour des problèmes d'anxiété sans vraiment en connaître la cause.

«Les personnes qui souffrent de phobies ignorent souvent la nature exacte de leur trouble, poursuit-il. Elles tentent parfois d'en cacher les manifestations visibles, ce qui laisse peu de chances au dépistage et au traitement.» Luc Dieu commence donc chaque première visite par une anamnèse (un inventaire des situations dans lesquelles la phobie pourrait s'être installée).

Le Dr Martin Tremblay, psychiatre, croit que l'hypnose n'a pas sa place parmi les traitements reconnus pour soigner les troubles anxieux. «Ce n'est sûrement pas un courant qui s'impose dans le traitement de la phobie. La pharmacothérapie, par contre, peut être nécessaire dans le

processus de guérison de la phobie sociale et de l'agoraphobie puisqu'elles engendrent une forte anxiété et peuvent causer une dépression.»

Pour Luc Dieu, la pharmacothérapie ou la «médecine alimentaire», selon ses termes, n'est pas une méthode satisfaisante, puisqu'elle consiste à atténuer les effets de la phobie sans jamais régler le fond du problème. «Je ne joue pas dans cette cour-là», ajoute-t-il, rappelant l'importance de réduire le stress à travers des techniques de relaxation, plutôt que d'absorber des médicaments.

Le principe de la psychothérapie cognitive comportementale, pratiquée par le Dr

Martin Tremblay, est d'apprendre progressivement au patient à associer la situation redoutée à une situation de bien-être. «Pour un patient atteint de cynophobie (peur des chiens), par exemple, l'objectif est d'abord de lui faire penser aux chiens puis de les lui montrer en photos. Ensuite, il lui faudra les approcher, d'abord de loin puis de près, avant de se rendre dans un parc à chiens pour les flatter.»

Avec le temps, et à chaque étape du processus d'approvisionnement de sa peur, le patient doit avoir atteint un état de relaxation avant de quitter la situation crainte. «Son cerveau doit assimiler un nouveau stimulus, identifier non plus une peur, mais une sensation de calme et d'apaisement.»



Illustration: Ros

La récompense



Regard sur des gens de coeur

La récompense

Un regard sur des gens de coeur
Découvrir la communauté
Donner un sens à la vie
Découvrir de nouveaux amis
Briser son isolement
Une occasion d'expérimenter



Choc des cultures

Du jamais vu!

Le Hip Hop rencontre le classique
Un spectacle original mettant en vedette organistes classiques, break-dancers, rappers, DJ et graffeurs.

25.00 \$ chaque et ajouter 5.77 pour les taxes et la livraison

Commandez votre DVD au www.cafegraffiti.net ou au 514 256-9000

Victime rétablie

Apprivoiser ses démons

À la suite d'un choc survenu pendant son enfance, Luc Dieu développe une phobie sociale, puis sombre dans l'alcoolisme durant son service militaire. La phobie fait de sa vie un véritable cauchemar.

MORGANE LAPEYRE

«À l'âge de 6 ans, un jour d'été, dans un jardin, je regardais les fleurs et les papillons lorsque j'ai entendu un grand bruit, raconte Luc Dieu. C'était le voisin qui, sur une échelle, faisait des travaux à l'extérieur. Il a fait une chute et s'est fracassé le crâne sur une bordure de béton. Un bruit sourd, du sang partout. J'étais sous le choc. Je suis rentré en pleurant comme si on m'avait écorché vif. À ce moment-là, j'ai vomi.»

Le choc engendre chez lui une phobie du sang et deux stress post-traumatiques. La phobie s'installe dans un contexte, elle s'imprègne des éléments qui font partie de la scène du drame. Dans son cas, le sang, la chute et le craquement, mais aussi l'échelle, le bois, et le soleil ont été associés au choc émotionnel. Il ne prendra conscience de l'origine de ses angoisses que des années plus tard. Ce qui occupe surtout son esprit, ce sont les propos blessants et méprisants de son entourage.

«T'es une petite nature!» lui répètent ses proches et ses camarades. «J'ignorais que j'avais une phobie, se rappelle-t-il. Je prenais ça comme une déficience. Même en ne sachant pas la source du problème, je savais qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond.» Son enfance l'a marqué. Pour le pire, et non pour le meilleur. «Je me répétais que j'aurais mieux fait de ne pas naître. Je pensais souvent à la mort.»

Phobie sociale et alcoolisme

Luc Dieu développe ensuite un comportement asocial et se réfugie dans la solitude. «Je me suis volontairement mis à l'écart pour éviter certaines situations. Ça m'a coupé de la réalité. J'étais comme dans

une bulle», confie-t-il d'un ton détaché, sans toutefois parvenir à dissimuler la douleur qu'éveille en lui ce souvenir.

«La phobie sociale n'a pas été très appréciée quand j'ai fait mon service militaire. L'armée, c'est le travail d'équipe par excellence. Je n'y étais vraiment pas à ma place, explique-t-il. Je revenais par intermittence dans le monde, quand je ne me sentais pas en danger. Finalement, j'ai trouvé mon antidépresseur: la bière. Mais ça n'a pas résolu mon problème de base. Il était toujours là.»

«Il y a eu une période de ma vie où les seuls endroits où j'étais invité, c'était parce que les personnes ne pouvaient pas faire autrement, comme pendant les fêtes de Noël» se souvient-il. Son regard se perd le temps d'une pensée - une image peut-être, qui resurgit après 40 ans. «J'ai rarement été invité pour le plaisir de ma compagnie.»

Luc Dieu soigne son mal-être dans l'alcool. «L'ennui, c'est qu'un alcoolique est aussi un asocial, quelqu'un qui se coupe du monde. Vers l'âge de 30 ans, à Bruxelles, je suis allé voir les Alcooliques anonymes, et je suis resté 14 ans avec eux. J'ai ensuite rejoint les Émo-

tifs anonymes.» Cet épisode de sa vie lui redonne espoir. Après avoir réglé son problème d'alcoolisme, il commence à revivre.

Lueur d'espoir

Luc Dieu devient par la suite comptable agréé en Belgique, son pays d'origine. Intéressé par la thérapie, il suit plusieurs formations de ce qu'il décrit comme sa passion. «J'ai été littéralement attiré dans cette direction. Au lieu de partir en vacances, je suivais des stages, des séminaires», souligne-t-il.

«Au cours d'une formation thérapeutique au Québec, j'ai entendu parler de la phobie du sang. C'est ainsi que j'ai fait le rapprochement entre ma petite nature et ce qui était une phobie du sang. Je me suis mis à regarder une émission, *Chirurgiens de guerre*, et progressivement, je mettais en place des mécanismes anti-stress et j'adoptais un comportement d'adaptation.»

Luc Dieu est aujourd'hui hypnothérapeute. Il soigne les phobies et autres troubles anxieux de ses patients en les aidant à identifier la cause de leurs maux, puis les accompagne dans leur démarche de relaxation et de réinsertion.



Soutenez la cause et affichez vos couleurs

REFLET SOCIÉTÉ
Journal de la Rue

T-shirt bleu en broderie
Reflét de Société 9,95\$

CAFÉ-GRAFFITI
.net

T-shirt noir en sérigraphie
café-graffiti 9,95\$

Grandeurs petit, moyen, large, Xlarge
Frais de transport 2,50\$ + taxes 1,74\$

Le Journal de la Rue et le Café-Graffiti
4237 Ste-Catherine E Montréal H1V 1X4
Tél.: (514) 256-9000, téléc.: (514) 256-9444
journal@journaldelarue.ca www.journaldelarue.com

Jouer sa vie à la roulette russe

MICHEL B.

Enfant, je n'avais qu'un rêve: posséder un garage de 4 portes et faire beaucoup d'argent. Mes rêves se sont réalisés. J'ai eu un garage de 8 portes. J'ai fait de l'argent comme jamais je n'aurais pu l'imaginer. Je pouvais me payer tout ce que je voulais. Des voyages ordinaires jusqu'aux plus extravagants.

Des clients veulent m'acheter des pneus pour exporter en Algérie. Les profits de cette transaction vont m'être payés en argent comptant pour payer moins d'impôt. Je dois rencontrer mes partenaires algériens dans un restaurant de Montréal. Surprise! Le restaurant a récemment passé au feu. Il est fermé. On convient d'aller souper au restaurant du Casino de Montréal.

Je ne savais même pas comment m'y rendre. Arrivé au Casino, je stationne ma voiture. Je soupe avec mes clients et je conclus la transaction. Au moment de nous quitter, mes clients prennent leur voiture au service de valet. Moi je dois retourner dans le Casino pour me diriger vers le stationnement sous terrain.

2 \$ de trop...

Pendant le trajet, je vois une femme se lever de sa machine. J'ai 3 pièces d'un dollar dans ma poche et l'enveloppe de ma transaction. Je me dirige vers la machine. Je mets 1\$. Je ne gagne rien. La dame à côté me mentionne que ce sont des machines avec des lots progressifs et que, pour gagner, il faut mettre 2 \$. Je mets les 2 \$ qu'il me reste.

Pendant un certain temps, je n'ai pas compris ce qui se passait. Des lumières, des sirènes, tout le monde criaient autour de moi. Je vois des employés du Casino qui se dirigent vers moi. J'ai le goût de leur dire que ce n'est pas moi qui a brisé la



Illustration: Suzanne Lacoste

machine. Ils m'expliquent que je viens de gagner le lot progressif. Près de 128 000 \$!

La piqûre fait vite son effet. Le lendemain et le surlendemain, je vais au Casino. J'avais toujours mal jugé ceux qui faisaient la ligne au Casino à 10 h le matin pour être les premiers quand le Casino ouvre ses portes. Le Casino ouvre à 11 h, qu'ils arrivent à 11 h, pas 10 h! En peu de temps, je me suis retrouvé moi aussi dans la ligne à 10 h le matin. La machine que tu as laissée à 3 h le matin et qui ne t'a pas encore payé, tu es convaincu qu'elle est à la veille de le faire. Tu dois être le premier le matin pour aller jouer dessus.

J'ai appris à jouer au Black Jack, finalement, au Shuffle Master. À l'époque, le Casino ne se servait que d'un jeu de cartes. J'ai appris à compter les cartes et je gagnais souvent. J'ai fait beaucoup d'argent avec le Casino.

De joueur anonyme à joueur VIP

Ma femme ne savait rien de ma vie de joueur. Je lui racontais toutes sortes de menteries pour justifier mes absences. Des réunions, un surplus de travail au garage, des clients à rencontrer... Quand je gagnais de gros montants, j'étais seul dans mon euphorie. Quand je perdais, j'étais aussi seul dans ma détresse.

Je suis devenu un client VIP. Le Casino m'avait même offert un coffret de sécurité gratuit pour éviter que je ne me promène avec trop de liquidité. Le Casino m'a offert toutes sortes de gratuités. Des voyages, des limousines, des spectacles, des soupers. Même avec des invités, le Casino payait la facture. Je suis devenu arrogant, hautain et rempli d'orgueil. Mon grand rêve, mon garage 8 portes était devenu un à-côté dans ma vie de joueur.

Rêves en faillite

J'ai commencé à être suivi dans mes déplacements au Casino par un usurier qui prêtait de l'argent à des joueurs réguliers. Mais, vu que j'avais gagné beaucoup d'argent, je n'avais pas besoin de ses services. Au contraire, j'ai fini par lui prêter de l'argent et recevoir une partie des intérêts qu'il collectait. Vu que j'avais un coffret de sécurité au Casino, je lui ai donné l'avantage de l'utiliser et d'y déposer son argent. Le Casino devait sûrement se douter que son coffret de sécurité servait au crime organisé.

Quand le Casino a mis 8 jeux de cartes dans les sabots, j'ai commencé à perdre. De gros montants. Je ne pouvais plus compter les cartes. J'ai toujours pensé qu'un joueur qui perd est un sans-dessein. Il a juste à arrêter pour ne pas perdre ce qu'il avait amassé.

Je commence alors à me voler moi-même au garage, à prendre tout le comptant que je peux. Me rendre au Casino avec 35 000 \$ ou 40 000 \$, c'était normal et habituel. Je manque de liquidités. J'emprunte de l'argent dans le coffret de sécurité qui appartient à l'usurier. J'espère pouvoir me renflouer et repla-cer l'argent sans qu'il s'en rende compte. Cela fonctionne à quelques reprises, mais la situation commence à se corser. Un jour, tout s'est effondré. Je n'ai pas réussi à rembourser les intérêts, encore moins le capital.

Je me suis retrouvé dans un de leur bunker. Ils m'ont mis un revolver dans la bouche. Si je ne trouvais pas une façon de les rembourser, non seulement ils allaient me descendre, mais ma femme et mes enfants aussi.

Criminel par survie

Ils me font alors une offre. Travailler pour eux pour rembourser ma dette. Faire du transport. Chaque voyage me permet de diminuer de 2 500 \$ ma dette. Je leur dois plus de 130 000 \$! Me reste-t-il d'autres choix? Me sauver? Complètement inutile. Ils finissent toujours par retrouver ceux qu'ils cherchent.

Les conditions de travail sont moins intéressantes que prévu. Ils pouvaient m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Et il fallait être disponible. Pas question de dire qu'il y a d'autres

choses plus importantes. Parfois, ils m'appelaient et me disaient de regarder par la fenêtre. Une automobile ouvrait et refermait ses lumières. Une façon de dire que je suis surveillé dans tous mes gestes.

Un soir, ils m'appellent. Ils me disent de me rendre dans le stationnement d'un centre d'achat sous le lampadaire numéro 24. Après une quinzaine de minutes d'attente, je reçois un autre appel. Je dois me diriger dans le stationnement d'un autre centre d'achat, toujours sous un lampadaire qu'ils déterminent. Troisième appel. Ils me demandent d'ouvrir la valise de l'automobile, de retourner derrière le volant de mon véhicule et de regarder en avant. Une camionnette s'arrête derrière l'auto. On dépose quelque chose dans la valise et ils referment le coffre. Je reçois mes consignes pour la destination: Sherbrooke, Trois-Rivières... Toujours pas très loin d'un bunker. Même scénario pour qu'ils prennent possession de la marchandise. Je ne voyais jamais personne.

Ma femme ne savait rien de ma vie de joueur. Je lui racontais toutes sortes de menteries pour justifier mes absences

Parfois, après 2 ou 3 déplacements, ils annulaient le transport. Était-ce des feintes volontaires ou y avait-il trop de risque cette journée-là? Aucune idée. Lorsque le transport était annulé, je n'étais pas payé. Pas question de me plaindre aux Normes du travail.

J'ai finalement réussi à payer mes dettes au complet. Ils ont voulu que je continue pour faire de l'argent et retourner jouer. Mais j'ai arrêté. Mon objectif était simple: payer ma dette pour me sortir de ce merdier dans lequel je m'étais foutu et tout arrêter.

Je n'ai plus jamais entendu parler d'eux. Le crime organisé et les différentes mafias sont remplis de gens qui tiennent à ce que vous honoriez vos engagements. Faire faillite ou tenter de sauter des paiements, une chose très difficile avec eux. C'est moi qui ai commencé par vouloir leur emprunter de l'argent. C'est moi qui me suis mis dans cette situation. Jamais ils ne m'ont forcé pour prendre leur argent. J'ai assumé.

Accessibilité restreinte aux appareils de loterie vidéo

Dans le but de réduire l'accessibilité au jeu, Loto-Québec travaille depuis 2004 à un projet de retrait d'appareils de loterie vidéo (ALV) partout au Québec. À la fin de ces opérations, 1142 bars et restaurants sur 3663 autorisés à posséder de ces machines s'en seront départies.

La majorité des ALV retirés sont relocalisés dans 4 salles de jeu dans la couronne nord de Montréal, à Québec, Trois-Rivières et à Mont-Tremblant. En fin de compte, sur 14 300 appareils existant sur le territoire québécois, 730 disparaîtront.

Gabriel Alexandre Gosselin

Un geste insuffisant

Les mesures entreprises par Loto-Québec pour retirer les appareils de loterie vidéo (ALV) de plusieurs bars et restaurants du Québec ne suffisent pas à régler le problème de dépendance que peuvent engendrer ces machines, selon le sociologue et chercheur à l'Institut national de santé publique (INSP), Serge Chevalier. Il reconnaît les efforts de la société d'État, mais relève plusieurs accroc dans sa démarche, surtout dans le cas de la nouvelle concentration d'ALV dans les cinq principales salles de jeu du Québec.

«Ça prend du personnel sur place qui observe le comportement des joueurs et qui signalerait toute anomalie. Il faudrait aussi munir les appareils d'un compteur de temps pour limiter la période de jeu», lance Serge Chevalier. Il réfléchit d'ailleurs à l'idée d'une carte de joueur. Celle-ci serait insérée dans l'appareil avant la pièce de monnaie, et empêcherait le joueur de passer d'une machine à une autre pour miser plus longtemps. «Il faut également retirer tous les guichets automatiques des sites de jeu.»

G. A. G.

Personne n'est à l'abri

Malgré mon abstinence du jeu, je me rappelais mes heures de gloire au Casino. Je ramassais de l'argent en cachette. J'avais utilisé le système d'auto-exclusion pour éviter une rechute. J'étais tellement connu au Casino de Montréal que je ne pouvais pas y retourner. Je suis donc allé au Casino de Hull. On ne m'y connaissait pas. C'était plus facile d'y entrer incognito.

Je me suis endetté à nouveau. En revenant du Casino de Hull, au lieu de prendre l'autoroute 40, je passe par la route 158. Près de Masson, il y a beaucoup de camions. Je pleurais tellement, que je ne voyais presque rien. J'ai vu les lumières d'un camion en avant de moi. J'ai fait une prière et j'ai donné un coup de roue vers le camion. Le conducteur du camion, pour m'éviter, a perdu le contrôle et s'est retrouvé dans le champ. J'ai su par la suite que le camion avait eu de gros dommages, mais que le conducteur s'en était tiré indemne.

Je me retrouve sur l'autoroute. Je place mon automobile sur l'accotement et je sors mon gallon de lave-glace. J'espère qu'un camion passe pour me jeter devant. Tout le monde va penser que c'est un accident et que je n'ai pas été chanceux. Aucun camion n'est passé. Je suis complètement gelé. Je mets les mains dans mes poches pour me réchauffer. Je trouve une photo de mon garçon. Je décide de remettre mon projet au lendemain.

Je lève les yeux vers le ciel et me dis: si tu existes vraiment, fais quelque chose. Je retourne à la maison. Je veux parler à ma femme. Elle dort. Je ne la réveille pas. Le lendemain matin, je prends ma douche. En préparant le linge pour l'envoyer chez le nettoyeur, ma femme trouve des papiers du guichet. Des retraits de 5000 \$ et de 10 000 \$ chacun. C'était le signe que Dieu m'a envoyé.

Mon château de cartes venait de s'écrouler. Toutes mes combines viennent d'être découvertes. J'avais magouillé avec le banquier pour pouvoir sortir autant de comptant que je voulais dans mon compte. Quand je ramenais beaucoup de comptant à la maison, je disais à ma femme que j'avais fait une autre transaction de pneus. J'en avais fait une seule. Mais il fallait que

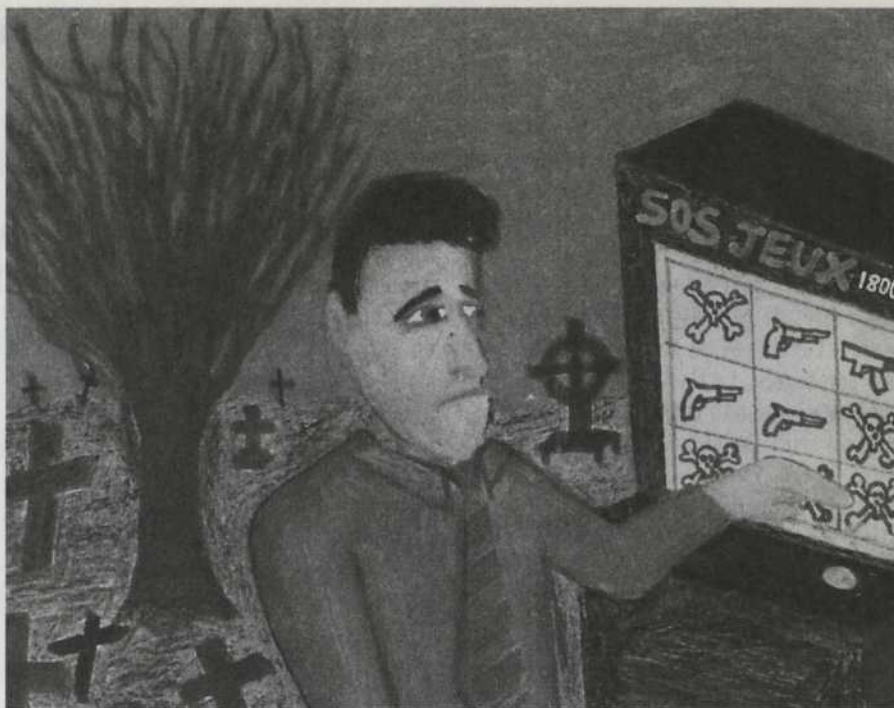


Illustration: Steve Dupuis

je justifie mes sorties fréquentes. Ma femme se questionnait. Elle pensait que j'avais une maîtresse.

Remonter et retomber

Ma femme était anéantie par ce qu'elle venait de découvrir. J'ai avoué mon problème. J'ai rencontré un thérapeute. J'ai commencé à fréquenter les rencontres de Gamblers Anonymes. J'avais admis mon problème. J'avais joué mon commerce, mes placements. Tout l'argent que j'avais de disponible, et même l'argent qui ne m'appartenait pas. J'avais perdu tous mes rêves de jeunesse. Mais je n'avais pas accepté d'avoir été battu par le jeu. Inconsciemment, je voulais me refaire. J'avais gardé une porte ouverte. Je ne pratiquais pas les règles de rigoureuse honnêteté enseignée dans Gamblers Anonymes.

Dure réhabilitation

Aujourd'hui, ça fait 2 ans et demi que j'ai cessé de jouer. J'ai admis et j'ai accepté que je ne puisse plus jamais jouer normalement, que jamais je ne puisse regagner ce que j'ai perdu. Je suis retourné à Gamblers Anonymes et je me suis accroché à un nouveau mode de vie. J'y ai découvert de nouveaux outils pour m'aider.

Quand je ne me sens pas bien, il faut que j'en parle à une personne de confiance. Ça se dissipe. Je me sens confortable après.

Le jeu chez les jeunes

La perception des conséquences du jeu pour un jeune est différente de celle d'un adulte. «Les adultes ont une sorte de patrimoine, explique une spécialiste en prévention pour le jeu chez les jeunes de l'Université McGill, Isabelle Martin. Leurs problèmes de jeu ont un impact sur leur conjointe ou leur conjointe, sur leurs enfants, et même sur leur famille élargie. Ils vont aussi pouvoir parier leur voiture, leur maison, ce qui peut avoir un plus gros impact sur une vie. Les jeunes n'ont pas ces responsabilités. Il se sentent moins à risque.»

Cette insouciance qu'ils ont à l'égard du jeu ne rend les jeunes que plus vulnérables à développer une dépendance. Des études de l'Institut de la statistique du Québec le démontrent: il y a plus de joueurs pathologiques chez les jeunes (2,5 %) que chez les adultes (environ 1 %).

«C'est connu, les jeunes de 16-17 ans peuvent entrer dans les bars. Ils aiment spécialement les appareils de loterie vidéo», donne en exemple Isabelle Martin, qui croit qu'une prévention est de mise auprès des jeunes, mais aussi chez les parents, qui ont grandi dans un univers de normalisation du jeu.

G. A. G.

La seule façon d'y arriver, c'est juste d'être honnête. Sans amplifier ce qu'il m'arrive, sans banaliser non plus. Une rigoureuse honnêteté. Faire face à la musique en temps opportun.

Depuis que je vais chez Gamblers Anonymes, la vie est simple. Avec le quart de l'argent que j'avais, avec le dixième de l'aisance passée, j'ai une belle vie et je suis heureux. J'ai un bon travail, de bonnes conditions, un bon salaire. Je me permets des choses raisonnables avec ma famille. Maintenant, mes priorités sont ma famille, son bien-être, la santé et être heureux.

Les valeurs aux bonnes places

Avec Gamblers Anonymes, j'ai réappris à mettre les valeurs aux bonnes places. Je sais que j'ai du potentiel. Ce qui est à moi est à moi. Tout ce que j'ai forcé à obtenir, je l'ai perdu en cours de route. Si on m'offre une opportunité sans magouille, c'est correct. Autrement, je débarque.

J'ai fait la paix avec mon passé. Je ne m'en veux plus. Je peux mourir sans remords, sans ressentiment. Je regarde en avant et je fais de mon mieux. Je regarde la vie différemment et je l'apprécie. Je veux goûter à tous les petits moments de bonheur que la vie m'accorde.

Pour éduquer mes enfants, je sais que cela doit se faire dans la paix, l'amour et la

patience. Je dois aussi avoir un équilibre entre le travail et le repos. Je réussis tranquillement, un jour à la fois.

Ma femme est toujours là, parce qu'elle m'aime inconditionnellement. Elle a connu le vrai Michel. Elle a subi le mauvais. Elle sait reconnaître le retour du nouveau. Je n'aurais jamais pu accepter tout ce que je lui ai fait subir. Aujourd'hui, je suis heureux, comme jamais je l'ai été.

J'essaie de fréquenter des gens qui ont la même façon de voir la vie. Des gens honnêtes et bons. J'ai fait le point sur le passé. Je le laisse en arrière. Mais je ne l'ai pas oublié. Il faut que je m'en souviennne pour éviter d'y retourner, parce que c'est facile de retomber. C'est important d'en parler, quand ça ne va pas. C'est aussi important d'en parler quand tout va pour le mieux.

Vous pensez peut-être que je suis sans le sou et sur l'aide sociale. Détrompez-vous. Je suis un père de famille habillé veston-cravate. Je conduis toujours des automobiles de l'année. Si un jour vous me croisez sur la rue, jamais vous ne pourrez imaginer que cette histoire est la mienne. Faites attention à ceux que vous fréquentez.

Gamblers Anonymes

Montréal (514) 484-6666

Ailleurs 1-866-484-6664

Les coûts sociaux du jeu

Loto-Québec encaisse chaque année des centaines de millions de dollars de profits. Or, les coûts sociaux suivants sont entraînés par le jeu:

- Traitements (publics et privés), prévention et recherches
- Coûts judiciaires (ex.: délit pour dettes non payées d'un joueur voulant continuer à jouer)
- Coûts juridiques (ex.: divorce dû au comportement d'un joueur pathologique)
- Coûts en service policiers et pénaux (ex.: vol à la caisse pour faire de l'argent rapidement)
- Soins pour problèmes de santé (ex.: stress, drogue, alcool, tentative de suicide)

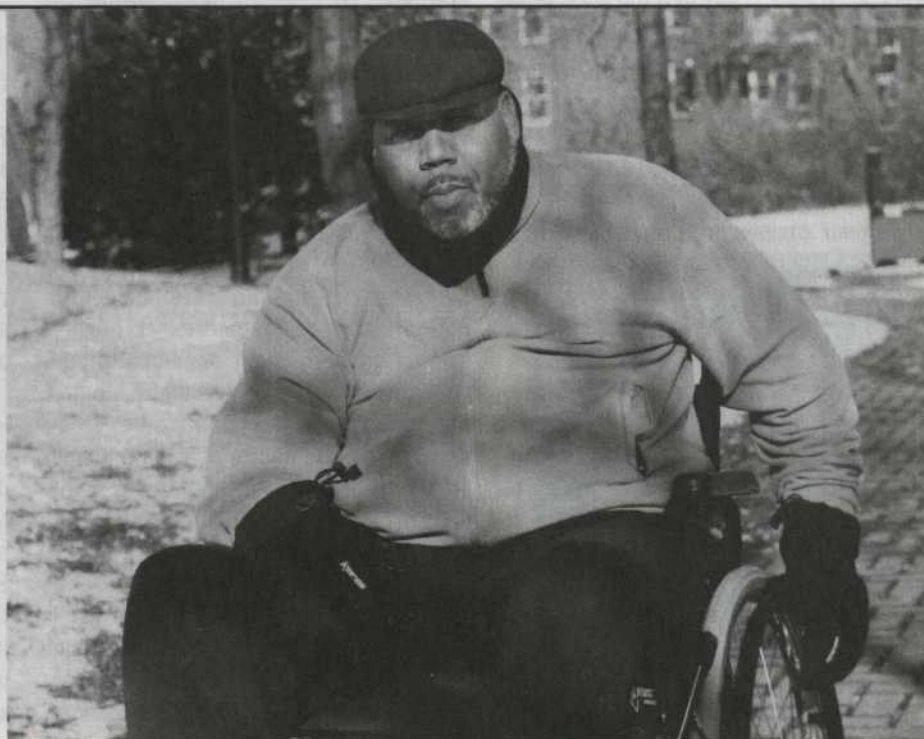
Le problème d'un joueur pathologique crée inévitablement des répercussions négatives sur ses proches, et sur sa famille particulièrement. Celle-ci peut vivre à son tour des problèmes du même type que ceux décrits précédemment, et engendrer des coûts supplémentaires.

Les coûts sociaux associés au jeu n'ont pas encore été évalués au Québec. En 2002-2003, le ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS) faisait de ces recherches sur le sujet une des quatre priorités de son plan d'action sur le jeu. Ces études n'ont toujours pas été entamées.
G. A. G.

Du casino au pont Jacques-Cartier

Did Tafari Bélizaire est un joueur compulsif qui a sauté en bas du pont Jacques-Cartier après avoir tout perdu au casino. Sauvé par miracle, il fait aujourd'hui des conférences dans les écoles pour faire la prévention du jeu.

Pour plus d'informations, contactez le Journal de la Rue: (514) 256-4467



Micro crédit

Quand les banques disent non...

Fondé sur les principes de solidarité et de réciprocité, le micro crédit était originellement destiné à enrayer la pauvreté dans les milieux ruraux, bidonvilles et quartiers défavorisés des pays en développement. Ce concept ingénieux, qui consiste à prêter aux petits entrepreneurs à risque, doit son succès et sa popularité au fondateur de la Banque Grameen au Bangladesh et prix Nobel de la paix, Muhammad Yunus. De nombreux pays industrialisés s'en sont ensuite inspirés. Au Québec, les exclus du système bancaire traditionnel peuvent, depuis maintenant 20 ans, adresser leurs demandes à 22 organismes d'emprunt communautaire.

MORGANE LAPEYRE

Travailleurs autonomes ou propriétaires de petites entreprises, ils ont un historique de crédit négatif ou n'ont pas d'antécédents de crédit. D'autres sont au chômage ou travaillent à temps partiel. Ils représentent une clientèle précaire et donc un risque financier aux yeux des banques traditionnelles, qui refusent par conséquent de leur accorder un prêt. Cet argument est toutefois contestable, puisque le taux de remboursement est d'environ 90 % dans le secteur de la micro finance.

Au Québec, les institutions de micro crédit sont connues sous le nom d'organismes de crédit communautaires. Financés par la communauté et non par des organisations financières internationales ou des ONG, ils pallient le manquement des banques conventionnelles en offrant une aide technique et financière à une clientèle marginalisée. À leurs yeux, chacun a un potentiel et personne ne devrait être limité dans la réalisation de ses projets.

Dans les pays émergents, 50 \$ suffisent à acheter l'engrais ou les machines nécessaires pour augmenter le rendement de la production agricole ou établir un commerce. Au Québec, les prêts varient entre 3 000 \$ et 20 000 \$. Divergence de pouvoir d'achat oblige.

Chacun sa clientèle

Le Réseau québécois du crédit communautaire (RQCC) rassemble les fonds et cercles d'emprunt qui sont à l'origine de sa création. Ils partagent les mêmes valeurs et se sont donc regroupés «pour se donner une force», selon la coordinatrice du réseau, Lucie Villeneuve. Leur clientèle et leurs modalités de remboursement sont toutefois différentes.



Illustration: Ros

La mission d'un cercle d'emprunt est d'apprendre à ses membres comment développer un projet d'entreprise à partir d'une idée. Les prêts n'excèdent pas 5000 \$ et la période de remboursement se limite à trois ans. Un fonds d'emprunt s'adresse au contraire à des entrepreneurs ayant déjà une ébauche d'un plan d'affaires, voire un projet élaboré. Les conseillers du Fonds les accompagnent dans leur démarche et les prêts concédés atteignent 20 000 \$.

Le Réseau effectue un travail de coordination entre ses membres et négocie avec le gouvernement pour obtenir des subventions. Il a également comme fonction de faire connaître le crédit communautaire pour que les organismes soient reconnus au même titre que d'autres institutions financières.

Viabilité avant tout

Le principal critère d'admissibilité est la «viabilité raisonnable du projet», explique Jean Desbiens. Leur clientèle subit diverses formes d'exclusion sociale et économique,

notamment parce que leur situation professionnelle est instable. Aux yeux des conseillers, les projets retenus doivent être irréprochables. «Nous sommes très exigeants dans la mesure où ces personnes sont déjà en situation d'échec.»

Faire faillite risquerait d'augmenter leur sentiment d'insuccès. D'autre part, 70 % des personnes qui se présentent auprès de l'Association communautaire d'emprunt de Montréal (ACEM) n'auraient pas de plan d'affaires, note Yasmine Nacro, conseillère au suivi et soutien des entreprises au sein de l'organisme.

«Il y a cependant encore trop de refus», estime Jean Desbiens. La forte sélection des projets d'entreprise est toutefois justifiée puisqu'elle assurerait le succès des nouvelles entreprises parrainées par le Fonds. Les conseillers évaluent le potentiel de gestion des entrepreneurs et jugent ainsi de la nécessité de leur offrir une formation de 30 heures échelonnée sur 6 semaines.

Cette formation initiale comprend l'utilisation d'outils informatiques, des cours de marketing et de comptabilité, précise-t-il. Ils apprennent par exemple à faire une étude de marché et à réaliser un budget. Par la suite, ils peuvent participer à des ateliers sur les techniques de planification publicitaire et budgétaire. Les membres bénéficient également d'un suivi régulier et individualisé, une particularité des organismes de crédit communautaire.

Clé du succès

Les exigences et la rigueur des conseillers financiers garantissent un taux de remboursement élevé. Le bon fonctionnement des fonds et cercles d'emprunt s'explique également par le lien de confiance entre les investisseurs, les conseillers et leurs débiteurs. Chaque organisme repose sur le soutien financier de nombreux investisseurs, tels des syndicats, des communautés religieuses ou encore des caisses Desjardins.

Les organismes de micro crédit peuvent prêter à une clientèle à risque, puisque

leur taux d'intérêt est plus élevé que celui des banques traditionnelles. S'il est inacceptable pour eux qu'une clientèle à risque soit condamnée à vivre dans la précarité, il est parfois difficile de proposer une alternative raisonnable aux 6 % de projets qui échouent. Ces organismes doivent donc assurer leurs arrières et compenser pour les prêts non remboursés.

Le Fonds d'emprunt communautaire de Québec aurait ainsi contribué à la mise sur pied d'une soixantaine d'entreprises depuis sa création en 1997, d'après Jean Desbiens. Le secteur d'activité le plus exploité est celui de l'artisanat.

Yasmine Nacro explique que les seuls projets non admissibles sont les franchises, les cybercommerces ainsi que le secteur des nouvelles technologies. Dans le cas des cybercommerces, les clients pourraient se retrouver impliqués dans des situations de fraude, et le fonds, être involontairement complice, dit-elle. Quant aux nouvelles technologies, cela demanderait trop de ressources.

Le micro crédit mis en scène

Stéphane Antoine Comtois, Fonds d'emprunt communautaire de Québec

Danseur professionnel pendant 25 ans, il a souhaité transmettre ses connaissances et mettre son talent au service d'autres artistes de tous âges. En 1995, il fonde avec sa femme Isabelle *Mode é art*: une agence de mannequins et une école de formation professionnelle à la danse et au théâtre.

Essuyant un refus auprès d'une banque traditionnelle en 2000, ils ont pu concrétiser leur projet d'expansion grâce au Fonds d'emprunt communautaire de Québec. Stéphane Antoine Comtois pense que *Mode é art* a été perçue comme une entreprise à risque, puisque qu'elle offre exclusivement des services. Le Fonds les a accompagnés dans leur démarche.

«Ils savent ou ils s'en vont, lance-t-il, faisant allusion au dynamisme des gestionnaires du Fonds. Ils sont à l'écoute». Stéphane Antoine Comtois a aujourd'hui accès au financement traditionnel, une transition «qui s'est faite toute seule».

Parcours d'une jeune femme téméraire

Nenita, Association communautaire d'emprunt de Montréal (ACEM)

À son arrivée au Canada, la jeune femme originaire des Philippines travaille comme gardienne d'enfants puis cumule de petits emplois dans la restauration et le textile. Elle s'inscrit par la suite dans une école de coiffure avant d'ouvrir son premier salon de en 1999.

«Ma plus grande erreur, explique-t-elle, a été de donner l'opportunité à un client et ami dépressif de travailler avec moi. C'était un ouvrier et il ne connaissait rien aux affaires. Il était frustré que je gère le salon et s'est mis à être agressif envers mes clients et moi.»

Nenita commence à avoir des soucis financiers et s'adresse alors à l'ACEM dont elle reçoit un prêt de 10 000 \$. Depuis un an et demi, Nenita est coiffeuse et esthéticienne dans son nouveau salon. Elle ne regrette pas son choix et tente d'oublier les épisodes noirs des débuts. «La coiffure m'a donné toute l'assurance dont j'ai besoin.»

Desjardins fait fructifier la petite entreprise

Le partenariat entre le RQCC et le Conseil des représentants des caisses Desjardins de Québec Est, qui regroupe les présidents de chacune des 18 caisses de la région, remonte à 2002. Les deux parties s'étaient alors rencontrées pour discuter d'un projet d'alliance visant à soutenir le micro crédit au Québec. L'entente prévoit notamment le versement annuel de 75 000 \$ aux organismes de crédit communautaire.

En laissant libre choix aux caisses régionales d'apporter un soutien financier à ses organismes, le Mouvement Desjardins rejoint indirectement une clientèle à risque et favorise le développement économique régional. Outre leur volonté de s'impliquer, les caisses doivent cependant être en mesure de prêter sans intérêt aux fonds et cercles d'emprunt communautaire.

Les caisses participantes offrent un volet capitalisation aux institutions de crédit communautaire locales. Leur rentabilité financière leur permet de partager leurs excédents annuels après impôts entre les ristournes individuelles aux membres et les ristournes collectives, c'est-à-dire destinées à la communauté. En 2006, environ 55% des excédents de l'ensemble de ces caisses auraient ainsi été versés à la collectivité.

Ce produit de solidarité Desjardins a son équivalent international, Développement international Desjardins. Fondé en 1997, son mandat consiste à donner aux communautés locales des pays en voie de développement les moyens de gérer de manière autonome leurs caisses d'épargne collective à travers la création d'une expertise locale et la mise en place de coopératives.



Photo: Moragane Lapeyre

Nenita pose fièrement dans son nouveau salon de coiffure.

Mon enfant, un élève difficile



Professeur en éducation de l'Université Laval et coprésident de l'Observatoire canadien pour la prévention de la violence à l'école.

ÉGIDE ROYER

Les acteurs des milieux scolaires blâment souvent les parents lorsqu'il s'agit de trouver la cause des difficultés de comportement d'un jeune. À l'opposé, plusieurs parents accusent les enseignants et l'école d'être responsables des problèmes scolaires ou disciplinaires de leur progéniture.

L'influence des parents joue assurément un grand rôle dans la réussite scolaire de leur enfant. Le style d'éducation prodigué et la participation au suivi scolaire sont directement reliés à la réussite d'un enfant. Plus il est soutenu dans son apprentissage, meilleures sont ses chances de réussite scolaire.

Discipline inégale ou inexistante

Une difficulté majeure est de délimiter ce que peut faire ou ne pas faire un enfant. Par exemple, lorsque des parents «ouverts» acceptent que des «partys de drogues» aient lieu à la maison, que leur jeune puisse inviter deux adolescentes à partager son lit ou qu'un père fume un joint de *pot* avec son fils, question de s'en rapprocher, il faut se poser des questions sur les conséquences de l'absence d'interdits à l'adolescence.

À l'autre extrême, les parents d'enfants agressifs ont souvent recours à des pratiques disciplinaires dures et inconsistantes. D'autres ne s'impliquent pas de manière positive dans la vie de leur enfant et ne supervisent que faiblement ses activités quotidiennes. Quant à l'utilisation des félicitations et des punitions, elle n'a souvent aucune relation logique avec le comportement de l'enfant.

La plupart des jeunes qui développent des problèmes sérieux de comportement grandissent dans ces environnements imprévi-

sibles et peu encadrés. Ils apprennent d'ailleurs à contrôler leur environnement familial avec des comportements agressifs et irrespectueux. Agissement qu'ils rapportent ensuite dans leur sac à dos jusqu'à l'école. Les enseignants doivent ainsi faire face à des jeunes qui, dès la maternelle, refusent de suivre les consignes.

Relation enseignant-parents

De manière générale, les facultés d'éducation sont très peu loquaces sur la façon de collaborer efficacement avec les parents. Une collaboration qui continue d'être un vœu pieux, une pensée magique qui est présente dans tous les textes officiels et discours des gestionnaires et des politiciens qui s'occupent d'éducation.



Illustration: Ros

On se retrouve très souvent avec des enseignants à court de moyens qui discutent avec des parents qui, de leur côté, ne savent pas quoi faire avec leur jeune. Ces parents se demandent surtout comment travailler avec une école qui leur laisse entendre qu'ils sont responsables du comportement de leur enfant en classe, dans la cour de récréation ou dans l'autobus scolaire. Il s'agit pourtant de trois endroits sur lesquels ils n'ont aucun contrôle direct.

Demander aux parents de changer quelque chose à la maison, voire dans leur vie conjugale, pour améliorer le comportement de

leur enfant à l'école est une entreprise habituellement vouée à l'échec. Afin d'éviter ce cul-de-sac et favoriser une relation étroite entre parents et enseignants, certaines composantes sont essentielles:

- Développer un climat positif avec les parents.
- Maintenir des communications régulières avec eux.
- Intervenir en utilisant une approche de résolution de problèmes.
- Favoriser les interventions sur mesure et concertées entre l'école et les parents.
- Permettre aux parents d'échanger et de développer leurs habiletés sur la manière de mieux gérer le comportement de leur enfant à la maison.

Par ailleurs, l'école doit être en mesure d'intervenir le plus tôt possible auprès des jeunes et des familles à risque. Il est primordial que la participation active des parents soit encouragée dans toute intervention visant la prévention des conduites agressives des jeunes, tout particulièrement à la maternelle et au début du primaire.

Cinq pratiques parentales sont essentielles au développement de comportements positifs et coopératifs chez les enfants et adolescents:

- Une discipline juste et non punitive.
- La supervision et le suivi des activités du jeune.
- L'implication des parents dans la vie de leur enfant.
- L'encouragement, le soutien et la mise en valeur de ses réussites.
- L'habileté à résoudre les conflits entre les membres de la famille.

Les parents sont parmi les seuls adultes à avoir un lien affectif suffisamment privilégié et durable pour investir de façon significative dans le développement à long terme des jeunes. Les enseignants, les directions d'école, les psychologues et les psychoéducateurs passent... mais les parents demeurent.

Les revers d'un transfert

JEAN-PIERRE BELLEMARE

PRISON DE COWANSVILLE

Dernier texte d'une série de 2

Les transferts de prison ne s'effectuent pas que dans une seule direction. Vous pouvez être transféré dans un établissement à sécurité moindre si vous devenez plus «gentil». Vous pouvez aussi être déplacé vers une prison à haute sécurité lorsque vous êtes pris en train de tuer, de battre ou d'avoir un comportement dangereux. Cela a pour conséquence de prolonger votre période de détention. Lorsque vous présenterez une demande de libération, les décideurs seront aussi beaucoup plus frileux à l'idée de vous libérer.

D'un côté, il y a ceux qui demandent un transfert de leur plein gré en raison de leur bon comportement pour se rapprocher de leur famille, pour participer à un programme de réinsertion ou pour poursuivre des études. De l'autre, on retrouve ceux qui sont récompensés à titre de collaborateurs (les délateurs) ou encore d'autres qui, craignant les représailles de leurs codétenus, demandent à être protégés (pédophiles, voleurs de cellule et ceux qui sont incapables de payer leurs achats de drogue...).

Stress et angoisse

Tout prisonnier transféré subit un stress considérable, ce qui peut conduire à la dépression, à la surdose, voire jusqu'au suicide. Surtout lorsque le transfert se fait contre son gré. Situation qui peut être perçue comme un enlèvement avec séquestration suivi d'une longue période d'isolement.



Illustration: Mahi (www.lesitedumahi.eu)

Le dépaysement est total. Vous n'avez pas vos propres vêtements ni accès à vos ressources, aussi restreintes soient-elles. Vous êtes menottés aux mains et aux pieds. On vous trimbale dans des conditions semblables aux animaux destinés à l'abattoir dans une cage métallique.

Le transfert est une grande source d'anxiété et d'angoisse. Généralement, vous ne choisissez ni l'endroit ni vos nouveaux voisins. Votre arrivée est menaçante, dérangement. Vous serez probablement mis dans une cellule double avec un pur inconnu. La cellule, de la taille d'un placard muni d'une toilette et d'un lavabo, est beaucoup trop petite pour deux prisonniers.

Votre «stature» physique ou criminelle peut alors aider. Un homme de 6 pieds et

4 pouces sera très bien accueilli. Le fils d'un chef de gang aussi. Mais ce sont des exceptions à la règle. Pour le père de famille condamné pour crime passionnel ou le jeune drogué condamné pour vol de dépanneur, l'histoire est loin d'être drôle.

Un pénitencier n'est pas un camp de vacances. Lorsque vous êtes transféré, on ne tient pas compte de votre besoin d'être rassuré. Les gars ne peuvent jamais exposer leur vulnérabilité ni leurs besoins affectifs, ce qui est essentiel à tout individu. Nous apprenons à les ignorer, à les refouler, à les dénigrer. Pour pallier la souffrance subie en prison, la drogue devient une forme d'auto-médication, l'équivalent du Valium, du vin ou de la bière pour celui qui est «dehors».

C-EXPERT solutions
aide les entreprises à
augmenter leurs revenus et
réduire leurs dépenses par l'usage
de logiciels libres et gratuits.

Plus de 25 ans d'expérience
informatique et réseautique
Le meilleur service possible
La satisfaction garantie!

G EXPERT
solutions

C-EXPERT solutions
581 Benoit Est
Longueuil, QC
J4J 5H7

Tél: (450) 677-7050
Courriel: CLaBadie@CEXPERT.com
Site Internet: www.CEXPERT.com

Son président, Claude LaBadie
s'implique socialement et soutient
l'aide aux jeunes et le travail de

Kekpart, La Maison de Jeunes
www.KEKPART.com
et du

Café-Graffiti
www.CAFEGRAFFITI.net

Géo Plein Air

Tout le monde dehors !

Avec ses photos de sportifs en action et de paysages époustouflants, puis ses articles fouillés, *Géo Plein Air* s'est imposé comme la bible de l'activité extérieure au Québec. Le magazine à l'allure soignée ratisse large dans le choix de ses sujets, mais ne parle jamais de moteurs!



Photo: Jacques Sennéchaël

Propos de Nathalie Schneider, rédactrice en chef de *Géo Plein Air*, recueillis par Guillaume Brodeur.

Géo Plein Air s'est donné pour mission de promouvoir l'activité physique en plein air, ce qui débouche ultimement sur la santé. L'objectif n'est pas de réaliser un magazine sur la nature, mais plutôt sur l'interaction entre l'humain et son environnement naturel. Nous évoquons donc forcément l'aspect récréatif, sportif et ludique, mais toujours en mettant l'accent sur le respect de la nature.

Sans avoir la prétention de faire de l'éducation populaire, nous voulons sensibiliser les lecteurs au réchauffement climatique et à l'utilisation de transports peu ou pas polluants. Notre édition d'automne pro-

posera d'ailleurs une série d'escapades qu'on peut faire sans la voiture, par train, en autobus ou à vélo. Chaque numéro présente une destination internationale, de la Grèce à la Mongolie, mais le contenu demeure essentiellement québécois (environ 80 %), canadien et nord-américain, dans une moindre mesure. Les activités et sites recommandés doivent être accessibles à nos lecteurs.

Le plein air, c'est une école de pensée. Oui on s'amuse et on s'éclate, mais il y a aussi tout un aspect de sensibilisation à la manière de vivre dans la nature.

Leçons de vie

Le plein air, c'est une école de pensée. Oui, on s'amuse et on s'éclate, mais il y a aussi tout un aspect de sensibilisation à la manière de vivre dans la nature. On doit respecter non seulement l'environnement naturel, mais aussi l'environnement humain. Quand on part en expédition pendant une semaine avec cinq personnes, vaut mieux adopter une ligne de conduite, interagir, communiquer, respecter l'intimité des autres... En somme, instaurer une harmonie dans le groupe. Le plein air est très formateur, surtout pour les enfants.

Je regrette que la promotion de l'activité physique en milieu naturel soit si embryonnaire dans le système scolaire. Les clubs de plein air sont actuellement portés à bout de bras par des parents bénévoles et quelques enseignants dévoués. Les pra-

tiques de plein air apprennent d'abord aux enfants à s'amuser dans la nature, à la respecter, à la connaître, mais leur donnent également des valeurs de combativité et de résistance. Personne n'a dit que c'était facile!

En connaissant mieux la nature, les jeunes auront envie de la protéger. Ça fera des générations plus respectueuses que les nôtres. Nous n'avons plus le choix d'améliorer nos comportements. Bref, le dicton de *Reffet de Société*, «Sensibiliser pour mieux vivre», pourrait très bien s'appliquer à *Géo Plein Air*!

Changements de cap

L'aventure a commencé humblement il y a 20 ans avec *Expédition Plein Air*, au contenu très généraliste, avant de prendre le nom de *Géo Plein Air* en 1993 et de se recentrer sur le plein air pur et dur. Ni moteurs, ni vedettes. Un virage



Haïti, Colombie et Afghanistan

Destinations soleil

Cette année, *Reflét de Société* voyage au cœur de l'insécurité. Qu'elle soit alimentaire, sanitaire, causée par la violence, la guerre, la corruption ou l'absence de droits. Notre parution cherche à comprendre les impacts qui en découlent sur la vie des gens. À travers le regard de ceux qui subissent l'insécurité, de ceux qui travaillent à améliorer leurs conditions de vie, qu'ils soient originaires de pays en voie de développement, coopérants internationaux ou représentants de la communauté internationale, le magazine offrira une vision globale de ce problème. *Reflét de Société* s'envole donc vers des destinations soleil: Haïti, Afghanistan et Colombie. Regard sur les premières impressions laissées par ces pays et sur l'engagement du Canada en développement international.



DOMINIC
DESMARIS

«Haïti n'est pas Port-au-Prince ni Cité Soleil.» Le commentaire vient d'Estimé Wenser, jeune médecin haïtien venu étudier la santé communautaire à l'Université de Montréal. Le jeune trentenaire aurait pu exercer sa profession au Québec. À l'opposé de la grande majorité de ses congénères éduqués, il a choisi de travailler chez lui, en Haïti. Il remet en question les idées préconçues sur son pays et ses habitants.

«Les problèmes, c'est dans les grosses villes. Principalement Port-au-Prince et les Gonaïves», explique-t-il pour démontrer que son pays ne se limite pas aux catastrophes naturelles, à l'état d'insurrection et à la criminalité.

«L'insécurité, les kidnappings, c'est nouveau pour nous. On en entendait parler ailleurs, mais pas ici. On n'était pas habitué à ça. Les gens, en province, quand ils entendent parler de Port-au-Prince, ils ont l'impression qu'il s'agit d'un autre pays.»

L'Afghanistan n'échappe pas à cette déformation de la réalité. Chaque jour amène un nouveau décompte. Militaires canadiens, talibans ou seigneurs de la guerre, civils afghans: on suit les morts au quotidien. À croire que la guerre est omniprésente à la grandeur du pays.

«L'Afghanistan n'est pas bombardé. C'est la réalité. Dans un débat avec des pacifistes à la télévision, on a dit que l'OTAN bombarde les Afghans. Le public qui écoute a en tête des vagues successives d'avions, de troupes au sol qui sillonnent le



Photo: Dominic Desmarais

Tout n'est pas noir en Haïti. Ces orphelines de Petite-Rivière aspirent à un monde meilleur grâce à la solidarité communautaire et internationale.

pays à la grandeur. Mais la majorité des 26 millions d'Afghans vivent une paix relative. La guerre se limite à quelques endroits», raconte Jocelyn Coulon, directeur du Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix, affilié à l'Université de Montréal.

Le premier choc du journaliste, en arrivant, c'est de constater que ça ne va pas si mal que ça, compte tenu de la situation.

Pour ce chercheur, qui a été directeur de l'information internationale au journal *Le*

Devoir pendant 12 ans, la couverture générale de l'Afghanistan est biaisée. «Les médias ne racontent pas de bonnes nouvelles parce que personne ne les lirait. On vit dans une société qui n'a pas vraiment de problèmes, poursuit-il, alors qu'en Afghanistan et en Haïti ce n'est pas ce qui manque. Les journalistes n'y passent que de 2 à 4 semaines, car nos médias n'ont pas les moyens de les envoyer longtemps.»

«Le premier choc du journaliste, en arrivant, c'est de constater que ça ne va pas si mal que ça, compte tenu de la situation. Ce qu'on lit ici n'est qu'une partie de ce qui se vit là-bas. Le lecteur moyen ne peut pas tout savoir. Celui qui veut s'informer davantage doit faire une démarche personnelle. Mais tous n'ont pas le temps de lire les rapports écrits sur ces pays», note M. Coulon.

La Colombie hérite également d'une mauvaise presse. Guerre civile, trafic de drogue et paramilitaires sont les impressions que laisse ce pays d'Amérique du Sud. «On ne peut nier le fait qu'il y a une guerre civile et qu'elle croît. Que la drogue a beaucoup à voir avec la présence des paramilitaires. Mais oui, il y a du tourisme en Colombie. Il y a de belles plages. Mais les gens n'iront pas même si leurs peurs sont exagérées», explique Philip Oxhorn, directeur du Centre d'études sur les régions en développement de l'Université McGill.

Développement Canada

Le Canada participe au développement de l'Afghanistan et d'Haïti à hauteur d'environ 100 M \$ par année. La Colombie, elle, reçoit un support de près de 15 M \$, principalement pour des projets de gouvernance et de résolution des conflits. Ces contributions et leurs impacts, de même que le travail des ONG canadiennes à l'étranger, sont moins médiatisés.

Les gens sont informés sur les conséquences des problèmes, pas sur les causes et les moyens de les résoudre. «Il manque une analyse plus poussée, croit Dominique Caouette, professeur en sciences politiques à l'Université de Montréal et ancien coopérant international. De par sa nature, l'information doit être médiatique. Donc, on couvre plus les catastrophes humanitaires. Le tsunami, on est en direct. Ça ne résulte pas que de la nature. Ça vient de l'homme. Mais ce qui va faire la une, c'est la catastrophe. Il manque une analyse de ce qu'est le développement.»

Si les médias sont pointés du doigt, les dirigeants sont aussi fautifs. Jocelyn Coulon, du Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix, pense que les politiciens ont une part de responsabilité. Utilisant l'exemple de l'Afghanistan, l'ancien journaliste estime que les libéraux de Paul Martin et les conservateurs de Stephen Harper n'ont pas suffisamment mis l'accent sur le développement.

Des promesses non tenues

En 2000, les leaders mondiaux de l'époque s'entendent sur l'aide à apporter aux pays pauvres. Les objectifs du Millénaire pour le développement (OMD) voient le jour. Les États se donnent jusqu'en 2015 pour améliorer les conditions de vie des gens les plus pauvres de la planète. Pour y parvenir, les pays acceptent de hausser leurs contributions au développement à 0,7 % de leur PIB. Seuls 5 pays respectent cet engagement: le Danemark, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas et la Suède. Le Canada demeure en deçà de la moitié de son engagement en déboursant 0,3 % de son PIB pour l'aide internationale.

Les 8 objectifs du Millénaire pour le développement:

- réduire de moitié le nombre de gens vivant avec moins d'un dollar par jour
- assurer l'éducation primaire pour tous les enfants
- promouvoir l'égalité des femmes
- réduire du 2/3 la mortalité infantile
- réduire du 3/4 la mortalité des femmes enceintes
- combattre le VIH/SIDA, le paludisme et autres maladies graves
- réduire de moitié le nombre de gens n'ayant pas accès à l'eau potable
- augmenter l'aide internationale et améliorer la gouvernance des pays en développement

«La mort d'un soldat canadien a plus d'impact que l'ouverture d'une école, dit-il en référence à l'implication plus militaire du Canada. Mais il ne serait pas possible de faire de développement sans un appui militaire. Dans la plupart des interventions, on a besoin d'une force militaire après le conflit pour dissuader, protéger et aider à la reconstruction. Dans le cas de l'Afghanistan, je ne vois pas comment on pourrait s'en passer. Au Kosovo, il y a encore des militaires et la guerre est terminée depuis 1993.»

Union entre l'humanitaire et le militaire?

Dominique Caouette craint que la méthode utilisée en Afghanistan, soit de réunir diplomatie, défense et développement, devienne une tendance lourde et s'exporte. «Le fait de vouloir mettre tout ça ensemble paraît logique pour qui ne connaît pas le terrain. Mais c'est impossible de les lier. L'aide au développement des ONG et de l'ACDI va être liée aux stratégies géopolitiques. Le Canada est plus neutre, mais le danger c'est qu'on soit maintenant tributaire des politiques étrangères américaines.»

Une année chaude s'annonce à *Reflet de Société*. Reste à voir quels préjugés tomberont à la fin de cette série de reportages.



Coups de cœur et mal de tête

L'Afghanistan, la Colombie et Haïti. L'impact de l'insécurité sur la vie des gens: une suite logique dans mon cheminement de voyage et d'intérêt journalistique. En moins de deux ans, je me serai rempli la tête de sujets aussi importants que troublants. Les enfants soldats, le trafic d'êtres humains, la reconstruction d'États, l'impact de la guerre et de la guérilla. En même temps, je me serai rempli le cœur de moments uniques et magiques. Des rencontres inoubliables, des communions de cultures différentes, des aventures surréelles et des frustrations à n'en plus finir. J'apprends à partager à la fois ce que ma tête comprend et ce que mon cœur ressent. Un art que je ne maîtrise pas encore. D.D.

Produit grâce à la participation de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

Graffiti illégal à Montréal

Dialogue de sourds

Depuis les années 1990, la Ville de Montréal engloutit des millions de dollars pour effacer les graffitis. Sans l'aide des graffiteurs, elle réfléchit actuellement à une solution pour les laisser s'exprimer à leur guise, tout en diminuant le nombre de graffitis indésirables. D'après la Ville, ils insécuriseraient les citoyens et enlaidiraient la métropole.

CHARLES MESSIER

La Ville de Montréal est bien déterminée à trouver une solution à long terme aux graffitis illégaux. Elle est en ce moment en pourparlers avec le gouvernement du Québec pour obtenir de l'argent pour adopter un nouveau plan d'intervention d'ici la fin de l'année 2007.

Le responsable du dossier graffiti à la Ville, Raymond Carrier, discute également avec les écoles montréalaises, les organismes œuvrant auprès des jeunes et la police pour trouver une façon de contrôler la prolifération des graffitis indésirables.

«Si chacun joue son rôle, on va finir par vaincre ce phénomène-là», juge le porte-parole en matière de graffiti au Service de police de la Ville de Montréal, le commandant Serge Boulerice.

Le graffiti sans graffiteurs

Pour mieux comprendre le graffiti illégal, les discussions réunissent plusieurs acteurs du milieu, sauf les graffiteurs. «J'ai déjà mentionné au gouvernement que nous pourrions les faire venir pour qu'ils s'expriment 35-40 minutes, dit Raymond Carrier. Mais, j'ai pas eu l'accord des ministères. C'est fort complexe. Chacun d'eux a ses particularités. C'est extrêmement long d'avoir l'avis de tous. Mais, moi, je n'y vois pas d'inconvénients.»

Cette situation choque le fondateur d'Under Pressure — événement graffiti le plus important au Canada —, Sterling Downey. Pour lui, la complexité du mouvement demande d'étudier en profondeur toutes ses dimensions. «40 minutes pour connaître une culture qui existe depuis les années 1960? Y'a tellement de mentalités

différentes de *graffeurs*, qu'ils n'auront jamais le temps, en 40 minutes, d'entendre tous les points de vue.»

En juin, Sterling Downey a rencontré Raymond Carrier pendant plus de 3 heures. Le graffiteur est sorti satisfait de cette rencontre. Il a eu l'impression d'avoir été entendu. Trois semaines plus tard, il attendait cependant toujours l'annonce de changements concrets dans l'approche de la Ville.

La Ville dit préconiser une approche adaptée au mouvement graffiti montréalais, mais Sterling Downey en doute. «La plupart des fonctionnaires de la Ville ne savent pas ce qu'ils font. Je ne comprends pas pourquoi ce monde-là mérite un salaire... Ils n'ont aucune compréhension du problème. Pour eux, "nettoyer" veut dire que ça disparaît.»

La communication pourrait être meilleure avec les graffiteurs, admet Raymond Carrier. «Il devrait y avoir plus de discussions entre eux et la Ville pour trouver des solutions.»



Photo: DCAe / Graffiti: Arpi

Faire payer les parents ?

Raymond Carrier pense à la possibilité d'imposer aux parents des graffiteurs illégaux des amendes s'élevant jusqu'à 10 000 \$, comme à Saskatoon. «Mais, il faudrait voir si en pratique une telle réglementation a un impact positif.»

Raymond Carrier envisage même la possibilité que ce soit les parents qui fassent des travaux communautaires. «Ce sont des dimensions qu'on regarde aussi avec le ministère de la Justice.»

Pour lui, l'achat de bonbonnes de peinture est trop accessible. Il aime l'idée de la ville de London, en Ontario, qui a adopté un règlement interdisant leur vente aux moins de 18 ans. «Mais qu'est-ce qu'on fait de la vente sur Internet? se demande-t-il. Ça, ce n'est pas contrôlable...» ajoute-t-il, constatant la lutte sans fin qu'entraînerait une telle la réglementation. C. M.



Photo et graffiti: Arpi

Sentiment d'insécurité

«On fait quoi quand les citoyens se sentent insécurisés par les graffitis sur les murs? se demande Raymond Carrier. La solution est dans la prévention, dans la sensibilisation et dans l'application de la réglementation.» Sterling Downey a perdu foi en ces bonnes intentions. «Ça fait longtemps que la Ville parle d'éducation et de prévention, mais elle ne le fait presque pas. Et, ce qu'elle fait, la plupart du temps, ce n'est pas la bonne approche.»

La solution est dans la
prévention, la
sensibilisation et
l'application des règlements.

Raymond Carrier

Les graffitis insécuriseraient les résidents des quartiers prisés par les graffiteurs. «Le résident n'a pas peur du graffiteur, croit Raymond Carrier, mais ça provoque en lui un sentiment d'insécurité, parce que ce n'est pas net.»

Le conseiller craint que les citoyens finissent par régler eux-mêmes leur compte avec les graffiteurs si la Ville n'intervient pas efficacement. «Jusqu'où les citoyens vont accepter tout ça? J'ai participé à des rencontres dernièrement où des citoyens disaient vouloir se faire justice eux-mêmes. Prendre un *batte* de baseball.»

La possibilité d'un tel scénario est une raison suffisante aux yeux du commandant Serge Boulerice pour déployer tous les moyens afin d'apaiser les craintes des citoyens. «C'est un problème social, si ça dérange les gens d'un quartier.»

Pourtant, aucun graffiteur interrogé ne pratique cette activité avec l'intention de susciter ce sentiment. Leur démarche n'est pas violente, même si une infime minorité de graffitis expriment de la haine et de la colère. «J'aimerais que les gens voient ça d'une façon positive, qu'ils ne pensent pas que c'est une activité de gang, explique un graffiteur, Fred. Il faut se dire que les *graffeurs* ne sont pas dangereux.»

Raymond Carrier tient à nuancer de tels propos. «Ya d'autres motivations qui mènent le tagueur à faire des *throw up* (signature en lettres "ballounes") et à passer des messages politiques ou haineux.

C'est pas uniquement positif, le graffiti», dit-il, jugeant que les graffiteurs éprouvent du plaisir à endommager le bien public.

Les graffitis enlaidiraient la métropole, croit la Ville, ce qui est l'autre raison principale pour trouver une solution à la prolifération de graffitis. «Quelqu'un qui arrive de l'extérieur et qui voit toutes les autoroutes graffitées, quelle image que ça donne de la Ville? Du Québec?» se demande Raymond Carrier.

Ça fait longtemps que la
Ville parle d'éducation et de
prévention, mais elle
ne le fait pas.

Sterling Downey

Un vox pop (voir page suivante) mené par *Reflet de Société*, auprès d'une trentaine de personnes, montre que le sentiment d'insécurité n'est pas venu spontanément à l'esprit des répondants. La plupart voit plutôt le côté positif de cette pratique.

Graffiti illégal à Montréal



Murale: Unreal

Un vox pop réalisé par *Reflet de Société* auprès d'une trentaine de personnes dans les quartiers Hochelaga-Maisonneuve (où il y a beaucoup de graffitis) et Outremont (où il y en a peu) révèle que les personnes interrogées portent surtout un jugement esthétique sur ce qu'ils estiment être un mode d'expression à part entière. Le coup de sonde ne montre pas qu'il y avait des différences significatives dans la perception du graffiti entre les deux quartiers. Si les personnes interrogées évoquent parfois la notion d'insécurité, c'est en rapport avec les messages violents, haineux et propagandistes que certains graffitis véhiculent. Toutes ont fait la distinction entre les tags (signatures et messages), perçus comme des gribouillages,

et les fresques, fréquemment considérées comme de véritables œuvres d'art. Autre observation, les graffitis dérangent la plupart des passants parce qu'ils constituent une dégradation du paysage urbain. La violation de la propriété privée est aussi un reproche récurrent adressé aux graffiteurs. Selon les personnes interrogées, ils devraient demander l'accord du propriétaire du mur qu'ils convoitent. Finalement, le graffiteur est aux yeux de certains un jeune homme, marginal, un peu anarchiste, punk, rappeur ou bohème. Pour d'autres, il est simplement avide d'expression publique clandestine. Voici un échantillon représentatif des témoignages récoltés par Claire Gaillard et Morgane Lapeyre.

Outremont



Yannick Senouvo: «Le graffiti m'évoque la pauvreté. C'est souvent dans les quartiers défavorisés qu'on trouve les *graffs*. Je m'imagine un jeune, style rappeur avec une capuche. Le genre *bad boy*.»



Antonio Curcuruto: «C'est une expression artistique métropolitaine. Le *graffeur*, c'est un type avec une tuque, un peu marginal. Il s'exprime de cette façon parce qu'il ne peut pas le faire par d'autres moyens.»



Félix Dupont-Foisy: «Je trouve ça beau dans la mesure où c'est pas du gribouillis. Ce sont des jeunes de 15-18 ans. Je ne veux pas généraliser, mais ils sont un peu gangsters.»



Mélanie Riverin: «Je trouve que c'est une forme d'expression. Ça peut mettre de la vie et de la couleur, mais il devrait y avoir des espaces faits pour ça. Un graffiteur, c'est quelqu'un qui a une casquette.»



Isabelle Guédor: «Ça peut embellir des endroits tristes ou dénudés. Mais ce n'est pas correct de faire des graffitis sur les murs des propriétés privées. J'imagine des jeunes d'un style un peu bohème qui ont besoin de s'exprimer.»

Hochelaga-Maisonneuve



Josiane Boulet: «Le graffiti y'en a des super beaux. Tout ce qui est écriture et gribouillage c'est affreux. C'est aussi important d'en faire que sur les supports autorisés. J'en ai fait des graffitis quand j'étais jeune alors je suis bien placée pour dire que n'importe qui peut en faire.»



Jean Michel Richard: «Y'en a, c'est de l'art, d'autres du barbouillage. C'est une façon de s'exprimer. Je trouve que ça met de la vie. Le graffiteur est un peu punk. C'est quelqu'un qui doit être un peu *flyé*.»



Michel Robert: «Il ne devrait pas y en avoir sur les murs des propriétés privées. Y'a des petits jeunes qui écrivent les initiales de leur blonde. Ça devrait être enlevé. Mais il y a aussi des chefs-d'œuvre. Les graffiteurs peuvent être des jeunes de la rue ou de vrais artistes.»



George Dunn: «Un sentiment d'insécurité? Ça dépend de ce qui est marqué. Le graffiteur, c'est un gars qui fait ce qu'il aime, je le vois tout plein de peinture.»



Diane Jean: «Y'en a des laids. Le *graffeur*, c'est quelqu'un qui veut s'exprimer, mais s'exprimer sur des affaires publiques, ce n'est pas correct. Il y a des murales faites spécialement pour ça.»

Photos: Morgane Lapeyre et Claire Gaillard

Les coups de cœur d'Anne Panasuk

Passer ses journées à feuilleter magazines et découpures de journaux, rien de plus normal pour cette journaliste de Radio-Canada. Mais quand Anne Panasuk raconte qu'elle doit absolument lire quelques pages avant de s'endormir, et qu'elle dévore parfois même ses bouquins en marchant (!), la lecture relève davantage d'une véritable passion que du train-train quotidien.

GUILLAUME BRODEUR

Issue d'une famille aux mœurs plutôt conservatrices, c'est d'abord à travers l'œuvre de Simone de Beauvoir qu'Anne Panasuk s'est intéressée au nouveau monde qui s'ouvrait à elle. «Simone de Beauvoir m'a fait comprendre qu'on pouvait être une intellectuelle, à l'égal de l'homme, et foncer dans la vie. Ça l'air un peu vieillot aujourd'hui, mais elle a influencé toute une génération de femmes qui l'ont prise comme modèle.»

Jorge Semprun
Le mort qu'il faut



La journaliste s'est par la suite plongée dans les récits d'êtres humains qui résistent, qui survivent à des difficultés épouvantables; ce qu'on appelle la résilience. Dans *Le mort qu'il faut*, Jorge Semprun, un communiste espagnol qui a été emprisonné dans les camps de la mort, raconte comment il a été possible d'y survivre grâce à la fraternité et à l'entraide. «Semprun explore les deux facettes de l'âme, comment l'homme peut être terriblement méchant et solidaire à la fois. Une excellente lecture pour les adolescents.»

Et pas seulement en raison des bienfaits que la littérature apporte à l'apprentissage du français. Anne Panasuk croit qu'elle nous apprend d'abord à vivre. «On lit pour s'élever. Les bons romans permettent d'outrepasser ses petites douleurs et de découvrir de nouveaux aspects de l'humanité. Lire, c'est une ouverture extraordinaire sur le monde.»



De grandes qualités qu'elle retrouve chez Andreï Makine, son auteur fétiche. C'est sans hésitation que la journaliste identifie *La Musique d'une vie* comme son opus favori. «Je l'offre en cadeau à tous les gens qui me sont chers. Makine fait rêver par les mots. Quand il décrit une gare de l'Extrême-Orient russe par exemple, on peut presque en sentir l'odeur.»

Sa plus récente trouvaille: *De Chair et d'Âme* de Boris Cyrulnik. «Un essai magnifique sur le bonheur qui n'a rien à voir avec les recettes psycho-pop habituelles. Biochimiquement, il y aurait des petits et des gros porteurs de sérotonine (hormone du bonheur), des gens qui sont donc plus facilement heureux que d'autres. Mais l'essence du propos de Cyrulnik, c'est que ton environnement peut te permettre d'être heureux même si tu n'y es pas prédisposé. Je crois fermement qu'on dépend des autres à ce chapitre.» Enfant de la Deuxième Guerre mondiale, l'auteur a perdu ses deux parents dans un camp de concentration. «Lui-même est un exemple de résilience, il a réussi à



Photo: Jean-François Chaume

Sensible au sort des populations les plus déshéritées de la planète, Anne Panasuk soutient financièrement l'organisation Médecins du monde. Elle croit toutefois que rien ne vaut mieux que l'entraide directe.

être heureux malgré un mauvais départ... Mon père, qui était originaire de Russie, m'a tellement parlé de ses souffrances de jeunesse et d'immigrant, comment c'est difficile de renaître dans une autre vie, que cette idée m'a toujours suivie depuis.»

Outre le récit terrible des épisodes noirs de l'histoire, Anne Panasuk s'accorde parfois des bonbons un peu plus légers. «J'aime tout particulièrement l'anthropologue Serge Bouchard et son ouvrage *L'homme descend de l'ourse*. Toujours avec humour, Bouchard écrit des petites nouvelles, des réflexions sur des sujets aussi variés que le baseball, le corbeau ou le mélèze.»

De son passé d'anthropologue auprès du peuple montagnais, Anne Panasuk a aussi conservé un faible pour les légendes amérindiennes. «Ces explications de vie sont plus que des légendes. Il s'agit des mythes fondateurs qui peuvent nous en apprendre beaucoup...» Si l'on se donne la peine de lire entre les lignes bien sûr!

La prochaine lecture de vacances d'Anne Panasuk? «Le dernier Makine, évidemment. Bien installée dans mon hamac, un verre de vin blanc à la main.» Outil de travail essentiel au travail d'une journaliste récipiendaire de nombreux prix d'excellence, la lecture demeure avant tout une partie de plaisir pour cette femme curieuse et sensible au sort de l'humanité.

Pour nourrir son jardin intérieur...



L'Amour en 3 Dimensions
Raymond Viger

Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.

19,95\$

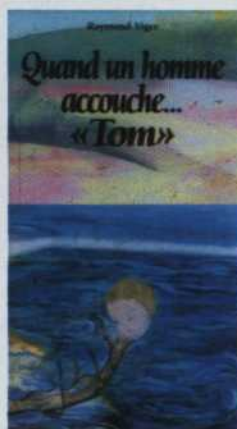
Des livres à découvrir



Après la pluie... Le beau temps
Raymond Viger

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions.

9,95\$



*Quand un homme accouche...
«Tom»*
Raymond Viger

À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présentée dans sa version originale. Il a été réécrit pour être inclus dans *L'Amour en 3 Dimensions* qui présente la trilogie complète.

9,95\$

Au Québec | Disponible dans toutes bonnes librairies.
En ligne www.journaldelarue.com
Par la poste auprès du journal de la rue,
4233 Ste-Catherine Est Montréal.
QC H1V 1X4 (514) 256-9000
(Ajouter 2,95 \$ pour la taxe et les frais de livraison)

Pour l'europe | Librairie du Québec www.librairieduquebec.fr
30 rue Gay Lussac F-75005 Paris
Tél.: 33 1 43 54 49 02
Carrefour des Mondes
89 700 Tonnerre France
Tél.: 33 386 75 9130
carrefourdesmondes@orange.fr

ÉDITIONS **TNT**

TROJAN[®]
PROTÈGE DE
PRESQUE TOUT...

SAUF DU
PLAISIR*



Trojan Magnum large,
notre condom le plus grand,
plus confortable, avec lubrifiant soyeux.

* Correctement utilisés, les condoms de Trojan en latex contribuent à réduire les risques de transmission du virus VIH (SIDA) et de nombreuses autres infections transmises sexuellement (ITS). ©/MD Marque déposée de Church & Dwight Virginia Co., Inc.